LA TABLE RONDE

JUILLET-AOUT 1960

SOMMAIRE

CHRONIQUES

Notes de voyage

Le 3 octobre 1902, entraîné par Émile Cartailhac, l'abbé Henri Breuil franchissait la frontière espagnole pour la première fois. Il se rendait à Santillana, pour étudier la grotte d'Altamira. Il entreprit en effet les relevés de cette « Chapelle Sixtine » de l'Age du renne, à la lueur des bougies, couché sur des sacs bourrés de fougères, et besogna trois semaines, vivant un des plus beaux moments de sa vie de savant, et d'emblée affirmant sa jeune maîtrise. Il ne cessa dès lors de parcourir cette Ibérie tant aimée, depuis la région cantabrique jusqu'à l'Andalousie, montant une vaste organisation à l'aide de collaborateurs espagnols et étrangers, découvrant sans cesse de nouvelles roches peintes, et acquérant à fond la connaissance de la langue et du pays; au point que, pendant la première guerre mondiale, il fut finalement placé sous les ordres de l'attaché naval français et même chargé de transporter, mine de rien, une valise d'explosifs propres à désennuyer certain sous-marin tudesque amarré dans un port.

Observateur de premier ordre, ami de la nature, il sut regarder autour de lui. Énergique et combatif, les aventures picaresques ne lui manquèrent pas dans ce pays souvent âpre, d'une saveur inoubliable, plein d'âmes encore naïves et frustes. Faudra-t-il s'étonner dès lors que certains paysans de la Péninsule l'aient pris pour un chercheur de trésors, que l'abbé Breuil ait observé de près, d'un œil amusé, le comportement des mules, compagnes inséparables de ces courses en des terres rocailleuses, montueuses et sauvages, qu'il ait éprouvé quelque pitié pour de faméliques gitans, qu'il ait bataillé contre les gardes, les ignorants et les jaloux, sans reculer d'un pouce?

On n'aura aucune peine, en lisant ces pages narratives et descriptives, colorées d'humour et de poésie, à découvrir en l'abbé Breuil un artiste qui non seulement, d'un crayon négligent, est capable, pour amuser un hôte, de lui dessiner avec brio un profil de mammouth, mais encore possède un don littéraire très original. L'abbé Breuil, homme du Nord, peu communicatif, est un être secret. Si par certains côtés il tient de Frère Jean des Entommeures, il a une âme de prêtre, dont l'extrême ouverture d'esprit n'exclut pas une entière fidélité à l'Église. Il reprochait au P. Teilhard de s'évader parfois de la science et de faire trop de philosophie, mais lui aussi a

rédigé, sur des problèmes fondamentaux de morale, de foi et d'exégèse, des essais d'une inspiration neuve et hardie. Enfin cet esprit positif et peu métaphysicien qu'est l'abbé Breuil est, secrètement, un poète et un mystique : « Silence des grands monts, silence de la steppe qui dort sous le bleu clair de lune, silence des cavernes noires au sein des roches austères, silence de la cellule lorsqu'alentour tout est assoupi et que, seul, le front contre ma lampe, je veille. — Silence, où j'entends battre mon cœur, et sur mes tempes marteler le sang des artères. — Silence, où, comme dans l'ombre des broussailles, à la lisière des bois, commencent à s'agiter mes pensées que les bruits effarouchent, je t'aime comme un confident discret, comme un témoin sympathique et muet de ce qu'il y a de plus sincère, de plus vivant et de plus caché en mon âme.

— Oui, quand tu règnes, et que nul tapage ne déchire les airs, quand le vent s'est tu, que les astres lointains parsèment de leurs points lumineux l'immense plage céleste, lorsque l'ombre transparente des belles nuits donne aux choses un aspect formidable et confus, et que l'imagination cherche en chaque mystère obscur un monde caché, une menace imprécise et terrible, — alors, de toutes parts, des dédales sombres de mon mystère intime, peu à peu se glissent, sous la pâleur lunaire du clair-obscur de la conscience, mille êtres ignorés, timides, inconnus, craintifs. Un instant, ils hésitent, disparaissent, puis hésitent encore ; enfin, prenant courage, ils se meuvent, se mettent à courir en tous sens, comme le lièvre défiant, sauté hors de son gîte, s'arrête aux écoutes, flairant le danger, puis, de quelques bonds rapides, gagne la clairière aux herbes parfumées.

Et puis, c'est tout un monde qui sort de dessous terre, de recoins ignorés, du sein de la broussaille, du chevelu des herbes : de partout il en sort, et par les touffes aromatiques, chacun quête sa pâture, broute les fleurs endormies, hume la froide rosée ; puis on se rencontre, on s'ébroue, on se cherche, on se poursuit, on s'aime.

— Ainsi, dans le silence, les pensées intimes, à l'ombre du secret, sortent à la demi-lumière de la conscience recueillie sur elle-même. De sa cachette, se découvrent mille concepts, mille sentiments inconnus qui, sous son discret regard, viennent s'ébattre, se nourrir et se mêler en mille combinaisons imprévues et charmantes.

Mais, survienne un bruit, le charme se rompt, tout disparaît et se tapit sous le couvert : où s'agitait tant de silencieuse vie, l'immobilité morne s'étend à nouveau... » (1).

1) *Le silence et les pensées intimes.* (Madrid, 8 janvier 1918).

... Ne rompons point le charme, respectons ce silence dans lequel un prêtre à vocation de préhistorien a volontairement sacrifié le meilleur de lui-même, que dis-je, a délibérément consacré le meilleur de son âme à la science — pour la plus grande gloire de Dieu.

C. CUÉNOT.

***

HISTOIRES DE GARDES

Quand on traverse la brousse et la lande de cystes, les seuls hommes que l'on ait chance de rencontrer sont les pâtres et les gardes, puisque les brigands sont devenus légendaires, ou encore les charbonniers.

Ordinairement ces pauvres gens sont remplis d'attentions, et font de leur mieux pour vous être utiles, en vue de la petite rémunération qu'ils espèrent de votre générosité; quelques-uns sont désintéressés. Parfois cependant les gardes, qui détiennent une parcelle de l'autorité, prétendent en abuser mal à propos, et tentent de vous faire chanter.

Il y avait deux jours que j'avais planté ma tente au débouché méridional du farouche défilé de Despeñaperros, étroit passage où la rivière a creusé une profonde gorge que suivent la voie ferrée et la grand route de Madrid en Andalousie. Depuis les temps préhistoriques, ç'a toujours été le chemin naturel, presque la seule voie, pour passer de la Manche en Andalousie. C'est là que se sont livrées des batailles comme las Navas, comme Baylen, qui ont décidé du sort de la vallée du Guadalquivir. Le temps exécrable ne nous y favorisa guère ; après une dure journée dans les rochers, à la chasse de peintures rupestres, je venais de regagner ma tente, et je séchais mes pieds humides à la flamme du bivouac, en devisant avec mes âniers, quand brusquement, apparut un garde, la carabine à l'épaule, l'œil mauvais. Je lui adressai le bonjour, auquel il ne daigna pas répondre. En cette tenue je manquais évidemment de prestance. Mon guide Pareja s'approche de lui et lui offre du tabac, qu'il repousse : il y a de l'orage dans l'air : nous nous regardons tous, attendant la décharge. « Qui vous a permis de camper là? dit-il d'un air hargneux à Pareja. — Personne, mais nous pensons être sur la piste des troupeaux transhumants, « en terreno de cordel » (1). — Ce n'est pas vrai ! vous êtes en terrain privé, vos

(1) Terrain de transhumance.

bêtes ont pâturé, il faudra payer l'herbe. — Ah ! où est le propriétaire? — Il habite la maison là-bas. — Eh ! bien ! on paiera. » Jusque-là je n'avais pas à intervenir ; c'était aux âniers à se débrouiller pour la nourriture des animaux. « Allez voir le propriétaire, expliquez-vous avec lui, dis-je à Pareja. » Alors le garde, plus inquisiteur, de s'écrier : « D'ailleurs, qu'est-ce que vous faites par ici, dans les rochers? » Alors je me levai et lui dis simplement : « *Lo que nos da la gana* (Ce qui nous convient). Et si vous voulez savoir qui nous sommes allez à Madrid à l'Ambassade de France et au Ministère de l'Instruction publique, et sachez, de plus, qu'il convient toujours d'être poli à l'égard de gens que vous ne connaissez pas. Et vous, Pareja, allez voir le propriétaire et dites-lui comment s'est conduit ce grossier imbécile. » Pareja partit avec le garde, mais il revint après cinq minutes ; le garde, pris de peur, et sentant sa bêtise, s'était éclipsé sous un prétexte quelconque : tombé comme un sanglier au milieu de notre campement, il s'enfuit comme un lièvre et nous ne l'avons pas revu.

Quelques jours plus tard, je me dirigeais, par des gorges boisées, vers la maison de chasse du Carvajal ; l'étape fut plus longue qu'on avait calculé, nous n'y arrivâmes qu'au crépuscule ; j'avais une lettre pour le garde, mais le temps pressait, je fis planter les tentes à 500 mètres de la maison. Comme je présidais à cette opération, nous vîmes le garde accourir, poussant des jurons énergiques et faisant de grands gestes : « Ni par Dieu ni par diables, vous ne passerez la nuit ici. » Je le reçus avec calme : « Comment va votre maître don Untel? » Il me regarda interdit : « Je ne l'ai pas vu depuis un an, répondit-il. — Eh ! bien ! je vous apporte de ses nouvelles ; voici une lettre de lui. — Ah ! je ne sais pas lire ! — Eh ! bien ! je vais vous la lire ; il m'autorise à m'installer dans votre propre logis ; mais je ne veux pas vous déranger, de plus, je suis plus tranquille sous ma tente que dans une maison où il y a de la marmaille et des puces, et c'est pourquoi je suis là ! » Il prit la lettre d'un air gourd et fut la porter à sa femme qui savait lire, puis revint s'excuser ; il nous avait pris pour des gitans. Quelques semaines auparavant il en était passé, qui lui avaient troqué un âne ; ils l'avaient trompé, d'où sa fureur contre tous les nomades. Les jours suivants, il nous servit fidèlement de guide au milieu des épais fourrés de ces montagnes, les plus boisées, sans doute, de toute la chaîne, repaires de sangliers, de loups et de cerfs.

Mais si, dans les deux aventures précitées, la spontanéité des gardes les avait seuls guidés, il n'en fut pas de même

dans les sierras de San Servan. Nous avions été visiter une misérable roche peinte et revenions au camp, lorsque le garde paraît, et somme Pareja, notre tête de file, de s'arrêter : il l'avait déjà vu, deux ans auparavant, lors de ses premières visites de prospection. « Qui vous a permis de passer là? — Nous-mêmes, nous ne faisons pas de mal et le terrain est libre. — Tant pis, je vous dresse procès-verbal ; vos noms, prénoms, etc. » Pareja les décline ; quand il eut fini, j'interpelle le garde à mon tour : « Et à moi, vous ne me demandez rien? — car Pareja n'est que mon domestique ; c'est moi le maître ici. » Silence ahuri ! « Du reste, je vous engage à vous tenir tranquille ; nous n'avons fait aucun dégât, et vous, vous n'avez même pas répondu à notre salut : si vous n'êtes pas sage, vous aurez de mes nouvelles par le roi lui-même. » C'est qu'en effet, pour rouler ainsi son existence par la brousse, il faut être gueux ou prince, aux yeux de ces primitifs. Le pauvre garde blémit et il court encore.

Je pourrais ajouter ici un paragraphe sur le sujet suivant : des inconvénients qu'il y a de choisir, dans les « dehesas » (1) de Castellón de la Frontera, pour y passer la nuit, la cabane d'un garde dont l'âne a servi de monture à la reine d'Espagne. Du reste le garde fut tout à fait correct, mais les grands airs de son épouse et de sa mère et le peu d'empressement à nous donner les plus simples éléments pour chauffer notre repas et dormir, étaient en même temps insupportables et tout à fait risibles.

Le garde de San Servan avait été stylé par des gens de Madrid, intéressés à contrarier nos recherches. J'en retrouvai la trace à Albuquerque peu de jours après. La diligence de Badajoz m'y avait déposé à 2 heures du matin. A 8 heures j'étais en selle, et allai visiter les roches peintes de San Blas et de la Carava, ainsi que la roche gravée du même lieu. Travail achevé, je m'étais changé et attendais paisiblement mon dîner à l'auberge, quand deux visiteurs s'y présentent et demandent à me voir. On les introduit et à mon vif étonnement ils me saluent par mon nom, que je n'avais dit à personne. Je m'étonne qu'ils soient si bien informés de mon identité et du but de mon voyage, les fais asseoir, et nous causons de ce que j'ai vu et je leur montre mes dessins. Alors, ils me disent que leur garde m'avait vu et venait de dresser procès-verbal contre moi, — que le juge en était saisi, qu'ils en étaient fort contrariés, mais avaient promis à M. P... de m'empêcher de voir ces roches (pourtant trouvées, sauf une, par mes

(1) Pâturages naturels.

chercheurs). Je leur répondis que je n'avais aucune intention de publier celle dont la découverte ne m'appartenait pas, mais que pour les autres, cela ne les regardait pas. Ils parurent satisfaits de ma promesse, m'assurèrent qu'ils feraient retirer la « denuncia » et me promirent de me faire visiter la ville le lendemain à 10 heures. Une nouvelle course matinale me ramena aux rochers de San Blas, et je revins à l'heure dite ; je trouvai l'auberge tout alarmée ; l'alguazil était déjà venu quatre fois me citer de la part du juge. Je me mis en tenue ecclésiastique et m'y rendis. Très courtoisement, le juge m'invita à causer entre « caballeros » ; la « denuncia » était maintenue, il en était contrarié et souhaitait un arrangement amical ; il me proposait de me dessaisir de mes dessins et photographies. Je refusai net : « Poursuivez-moi si vous voulez ! mais vous n'aurez pas mes dessins ! Du reste ces messieurs m'avaient promis, sur ma parole, de retirer la plainte, qui est absurde ; ils m'ont manqué de parole, je tiens à être poursuivi, je n'accepte aucun arrangement. » Sur ce, mes deux plaignants se présentent, et je leur lave la tête d'importance, leur reprochant leur fourberie. Visiblement ennuyés de me trouver si ferme, ils se défendirent comme ils purent et finirent par se déclarer satisfaits de la réitération écrite de ma promesse antérieure, non sans s'être vertement fait semoncer pour avoir osé mettre en doute ma parole... Pauvres marionnettes que faisaient s'agiter les ficelles tendues de Madrid. Mais je jouais de malheur.

Deux jours après (1), j'entrai en Portugal, pour étudier la roche du Risco de la Esperanza. Vu l'état de guerre, j'avais des passeports diplomatiques, spécialement visés par la Légation portugaise de Madrid. Néanmoins je tenais à faire les choses très régulièrement et je me rendis tout d'abord au poste des douaniers. Le « cabo » qui était chef de poste n'y était pas ! je l'envoyai prévenir : après deux heures d'attente il me fit savoir d'aller le trouver à l'auberge où depuis le matin, il absorbait de nombreuses libations. Je lui exposai l'objet de ma visite et lui remis mon passeport ; il l'examina, avec le maire, à peu près comme s'il n'avait pas su lire, le regardant avec une espèce de frayeur. Après longue réflexion et avoir consulté son compagnon de liesse, il me dit qu'il faudrait aller à 12 kilomètres de là, à Arronches, demander la permission. C'était bien contrariant ! Je décidai, pour commencer, et pour prendre le temps de la réflexion, de déjeuner. Pendant que je me livrais à cet exercice, il m'envoya de nouveau demander mon passeport, me fit répéter l'objet de

(1) 14 juin 1916.

ma visite, puis me dit qu'il m'autorisait, sous la surveillance de quatre douaniers armés (1).

OR CACHÉ

Que peut bien chercher cet étranger dans ces cavernes obscures et dangereuses? Quel intérêt peut le pousser à relever avec tant de soin ces mystérieuses inscriptions? Quelles choses prétend-il découvrir en remuant ainsi le sol à grands frais? Questions qui se peignent aux visages hermétiques des gens qui nous abordent et nous observent. Si la région que nous traversons est fréquentée par les chercheurs de filons métallifères, alors nous devons être des prospecteurs en tournée, mais si les indigènes n'ont pas entendu parler de gîtes miniers, alors la réponse qu'ils se font dans leur esprit est toujours la même : ils cherchent de l'or, ils cherchent des trésors cachés. Cette idée d'immenses richesses enfouies par les Maures au moment de leur abandon de l'Espagne, de marques mystérieuses laissées par eux et consignées soigneusement dans de vieux grimoires, hantent tous les esprits simples de la péninsule.

Le souvenir de découvertes réelles d'objets précieux les confirme dans leurs croyances.

Non loin d'Alpéra, il y a une vingtaine d'années, un petit propriétaire indigène était allé à son champ. Le temps se mit si bien à la pluie, qu'il dut chercher un abri dans une vieille masure où il rangeait ses outils ; contraint d'y demeurer de longues heures, il crut remarquer une différence sensible entre la grandeur de la pièce unique où il se tenait et la dimension extérieure de la bâtisse ; il lui prit la curiosité de les mesurer au pas, et cette expérience confirma sa première impression. Un espace muré existait à une extrémité de l'édicule. Pour en vérifier la nature, il ouvrit au pic une brêche dans la cloison, et découvrit en effet un étroit réduit sans issue à l'extérieur. Élargissant la brêche, il finit par y pénétrer, et à la lumière de quelques allumettes, il en inspecta l'intérieur — une masse grise gisait là, informe, sur laquelle il porta la main, mais sous la poussière de la bourse de cuir

(1) Le manuscrit original s'arrête là. Voici la suite de l'aventure : Après l'étude de la roche, l'abbé Breuil fut pratiquement mis en état d'arrestation, expédié à Arronches en résidence surveillée, et doté d'un ange gardien supplémentaire qui, ne sachant comment l'amuser, finit par lui montrer le cimetière de la ville. Tout près, on creusait des tranchées pour extraire la glaise. L'abbé Breuil eut la joyeuse surprise de découvrir un gisement de paléolithique ancien. Quant à l'affaire du passeport, elle finit par s'arranger avec des excuses à la clé.

il vit briller de l'or — une sacoche avait été déposée là, en des temps troublés, bourrée de monnaies d'or de l'époque de Trajan, il y en avait pour plus de 25 000 francs.

Le hasard souvent fait bien les choses, mais la croyance aux songes dirige plus d'une fois les recherches — que de fois j'ai trouvé, au pied d'inscriptions préhistoriques, le sol bouleversé par les chercheurs de trésors ! Parfois la poudre elle-même a été mise en action, et l'on voit des quartiers de roc éclatés par des « barrenos » (1). Près de Malaga, j'ai trouvé la caverne del Suizo toute bouleversée par un individu, pour y découvrir le trésor caché ; la légende veut qu'il ait péri dans la grotte sous un effondrement provoqué par ses recherches.

Passant à Galera (Almeria), j'entendis parler de découvertes romaines faites sur une hauteur voisine. Je m'y rendis, et trouvai effectivement le sol excavé sur un large espace, et laissant voir divers socles de statues et des parties de stèles, dont une avec longue inscription. Les troglodytes modernes qui vivent dans des cavités blanchies à la chaux creusées dans la marne gypseuse de ce « cerro » (2), me narrèrent par le menu la découverte. Une des femmes qui vivent là avait eu un songe : elle avait vu un trésor enfoui sous une dalle enterrée, elle avait confié son secret à son époux ; aidé du propriétaire du terrain, il avait foui le sol, et découvert la pierre à inscription, puis d'autres, enfin tout ce que nous avions vu, plusieurs sépultures ibériques, mais pas le moindre trésor. Cependant il avait confiance que ce dernier se découvrirait et à la morte saison il comptait bien reprendre sa fouille et le rencontrer enfin.

Ailleurs, à Jimera de Libar, mon chercheur Mena me narra qu'un de ses amis vit en rêve, en un endroit précis, un trésor enfoui dans une urne. Ils y allèrent ensemble et la fouille mit au jour une urne, dont le contenu, des cendres, n'était à leurs yeux, que de l'or décomposé : *oro molido*.

Dans un milieu où les croyances aux trésors sont si répandues, je dus facilement passer pour chercheur de l'un d'eux.

A Minateda, un soir, il vint à la veillée un vieux paysan, qui demanda à m'entretenir en secret, pour des entreprises importantes qui devaient m'intéresser. Il m'avait vu, durant la journée, levant à la boussole le plan du camp ibérique du Tolmo, à la recherche, sans doute, du lieu occulte où les trésors des vieux Maures avaient été cachés. Je me rendis à sa demande, et nous allâmes fumer ensemble plusieurs ciga-

(1) Fougasses, mines.
(2) Coteau.

rettes, durant qu'il me narrait son affaire. « On sait, dit-il, que les rois maures percevaient les contributions en monnaie d'or ; le roi du Tolmo les plaçait dans une chambre souterraine, où il déposait les espèces sonnantes chaque année, à l'époque de la rentrée des impôts ; l'année suivante, ces monnaies étaient fondues en lingots qui avaient la forme de figures d'animaux, et que l'on déposait dans un souterrain faisant suite au premier et où était un sanctuaire de Mahomet. » Il savait où était l'entrée de ce souterrain et était disposé à me l'indiquer moyennant un premier versement et à condition qu'il travaillerait, lui et sa famille, au déblaiement de son entrée. « Sans doute il était nécessaire de beaucoup de travail pour le mettre à jour, mais alors on trouverait des quantités d'or étonnantes... »

Une autre fois j'étais allé dans les hautes montagnes qui dominent Tortosa, visiter plusieurs cavernes difficiles d'accès dans les grandes pinèdes du Monte Cati. Nous passâmes la nuit sous le toit d'un vieux pâtre, qui éclairait notre veillée en allumant successivement des copeaux résineux de cœur de pin. Il s'informa curieusement de mes recherches, qui parurent le laisser sceptique ; le lendemain matin, lorsque je lui fis mes adieux et lui versai la redevance convenable, tout à coup son visage mal rasé s'éclaira, ses yeux pétillèrent de malice, et me dévisageant, il me frappa sur l'épaule, et me dit d'un air entendu : « *Amigo, a mi no me engaña nadie, lo que busca, en la cueva, es oro* (Ami, à moi on ne m'en fait pas accroire, ce que vous cherchez dans les cavernes, c'est de l'or). » Allez discuter avec une certitude pareille !

Et si je relève ces figures mystérieuses, c'est avec l'espoir d'arriver par leur étude à les déchiffrer, à surprendre les secrètes indications qu'elles renferment sur le gîte du trésor enfoui quelque part alentour.

Du reste, comment moi, étranger, pourrais-je venir tout droit à ces roches écrites, si je n'en avais trouvé mention dans quelque vieux livre, ou si je n'étais de mêche avec quelque Maure qui conserve la tradition de ce dépôt fait par ses ancêtres?

HISTOIRE DE BÊTES

Quand l'explorateur, laissant derrière lui les lieux habités, s'enfonce dans la brousse de cystes aux fleurs blanches, ou les sierras rocheuses qu'habille la sombre verdure des lentisques et des chênes verts, le premier plan de tout paysage est pour lui les oreilles dressées de sa monture. Avec les bêtes de charge, ses compagnes, elle lui fournit le plus clair

des scénarios de sa course, et comme la musique qui en scandera toutes les étapes.

Après quelques heures, votre bête vous connaît déjà comme aussi vous avez pénétré son fort et son faible ; s'étant mutuellement tâtés, chacun sait ce qu'il peut attendre de l'autre ; votre mule ou votre cheval a vite compris si vous savez le dominer ou si c'est lui qui vous conduit à sa guise, si vous connaissez ses points sensibles, dont le moindre contact éveille sa torpeur, sans vous fatiguer en brutalités inutiles qui le laissent passif et indifférent ; il aura vite appris que mieux lui vaut de donner franchement un train de trot quand le sentier s'y prête, que de s'entêter à garder un pas allongé et monotone ; il sait que vous l'en récompenserez bientôt en lui mettant la bride sur le cou, et le laissant croquer quelque touffe parfumée. Avant longtemps, il s'arrêtera tout seul aux flaques d'herbe verte et tendre des sites humides auxquels vous stationnez volontiers pour vos récoltes entomologiques ; sa gourmandise y trouve aussi son compte.

Mais le cavalier aussi fait des découvertes sur les us et coutumes du monde à quatre pattes : que de choses nouvelles pour lui ! Il ne faut pas siffler, sous peine d'un arrêt immédiat que produit aussi, fort à propos, la chute inaperçue de votre manteau mal fixé sur vos « alforjas » (1). Voulez-vous prendre la tête de file? Tel âne s'en trouve profondément offensé dans sa dignité de conducteur attitré de caravane et s'ingénie, pour vous dépasser dans les tournants, à vous couper vivement par un raccourci. Tel autre ne saurait marcher en paix, s'il ne trouve à deux longueurs d'oreilles devant son museau la croupe de sa mule favorite. La séparation, la nuit, donne lieu à des protestations répétées aussi bruyantes que dommageables au sommeil ; mais le concert se généralise au printemps, si quelque ânesse est flairée dans le vent, même à longue distance, et pour le même motif, il est préférable de ne pas camper à proximité d'une piste fréquentée par des « arrieros » (2) noctambules ou trop matinaux.

Vous apprenez aussi que de sentir leurs sabots lavés par un courant d'eau fraîche déclenche instantanément chez vos bêtes l'incoercible besoin d'en grossir le flot : singulière harmonie imitative !

Serrer de trop près l'âne qui vous précède est, au printemps, particulièrement téméraire, car l'herbe tendre occasionne des décharges subites qu'il est préférable d'éviter en gardant les distances.

(1) Bissacs de selle.
(2) Muletiers.

Savez-vous que les ânes et les mules se délectent à mâchonner des pelures d'orange ou de citron, mais que les chevaux les dédaignent : souvenir des temps préhistoriques où leurs ancêtres sauvages pâturaient ; les ânes ont ainsi gardé le goût des plantes à fortes essences des pays désertiques et les chevaux se souviennent des vertes prairies herbues des régions du Nord ; le même motif justifie la passion de l'âne pour les champs de lavande.

Où tous deux sont d'accord, c'est pour adopter, comme la piste la plus sûre, celle qui borde de plus près le précipice que l'on côtoie. Quoi que le cavalier en pense, le mieux pour lui est de s'y résigner.

Une chose essentielle à connaître, avant de partir pour la montagne, c'est que les montures de la plaine ont le pied trop tendre pour les sentiers rocheux et vous y occasionnent des chutes répétées, tandis que leurs larges sabots leur assurent au contraire une indéniable supériorité dans les terrains vaseux des marécages, où ceux trop étroits des bêtes de la « sierra » s'enlisent irrémédiablement. A chacun son terrain. Mais il vous arrivera peut-être de mener sur la grand route une mule qui n'a jamais cheminé que sur d'étroites pistes : devant ce vaste espace lisse, où le sillon des pieds de ses congénères n'a pas creusé sa trace profonde, elle se sentira désorientée, et perdue comme en un vaste désert, sa démarche marquera son incertitude de la voie qu'elle doit suivre, et c'est à grand peine que vous l'empêcherez de se précipiter à toute allure dans les étroits sentiers qui rejoignent la « carretera » (1).

D'autres facéties dérivent d'un moins bon naturel : telle cette lubie qui prit à mon cheval, tout harnaché et portant mes sacoches, d'aller brusquement se rouler au plein milieu d'une mare, au grand effroi des grenouilles et des couleuvres qui y grouillaient, mais au grand dommage de mon linge et de mes papiers ; on les mit à sécher au soleil, tandis que l'on amarrait étroitement à un arbre le coupable, rattrapé non sans peine, car se trouvant bien au centre de l'étang, il s'obstinait, malgré nos appels, à n'en pas regagner le bord. Ce jour-là, nous étions en train de collationner ; mais un autre jour, le cheval qui portait notre provende, gagné de la nostalgie de son écurie, prit à toute allure le chemin du retour ; les jambes nerveuses de mon jeune guide, grâce aux nombreux lacets du sentier de montagne, entre lesquels il prenait des raccourcis, lui permirent de récupérer la bête et son précieux fardeau.

(1) Grand route.

Saviez-vous que l'amitié existe dans la gent chevaline? C'est ce que m'ont appris deux mules élevées ensemble, bien que de mères différentes, et que mon compagnon d'excursion et moi montions. C'est bien à contrecœur qu'elles se séparaient, lorsque nous nous divisions le travail en allant chacun de notre côté. Mais au retour, quelle joie ! Dès qu'elles se sentaient ou discernaient le bruit de leur pas, elles éclataient en braiements émouvants et prenaient le galop pour se retrouver au plus tôt et se caresser mutuellement. Et voici un autre exemple : à Villanueva del Conde, nous eûmes besoin d'une voiture pour gagner Fuencaliente ; non sans peine, nous finîmes par obtenir une charrette ; mais il y fallait atteler une mule ; or nous en trouvions bien deux, mais elles étaient inséparables ; habituées à travailler toujours côte à côte, on doutait que l'une acceptât de nous convoyer sans sa compagne. Avec des précautions infinies, on attela l'une en feignant de lui adjoindre l'autre ; jusqu'à la sortie du bourg, on les mena côte à côte, puis subrepticement, on s'esquiva avec celle qui n'était point attelée. L'autre fit son office bravement, non sans s'arrêter maintes fois pour appeler l'absente de braiements de protestation plaintive.

A côté des compagnons de route à quatre pattes, leurs congénères que l'on croise tiennent aussi leur place dans les impressions de route : tels ces mulets des Asturies, chargés de paniers symétriques, où quatre cochons de lait étaient disposés deux par deux dans des sacs ; leurs têtes émergeaient seules ; à chaque pas de leur monture, ils poussaient en cadence des grognements aigus ou roulaient des yeux furibonds. Tel ce pauvre bourricot, chargé d'un fardeau de liège brut quatre fois plus gros que lui, que je rencontrai sur un sentier glissant du « corchadillo » (1) de la Palomilla (Cadiz), mené par un misérable vieux décrépit : tous deux étaient couverts de boue, et des linges sanglants bandaient les pauvres genoux déchirés du malheureux animal.

D'autres fois, ce sont des troupeaux entiers que l'on croise. A la Codosera (Estremadura), une bande de mules superbes s'obstinait à s'attacher à nos pas ; ce n'est qu'à grand renfort de pierres que nous les fîmes détaler.

Ailleurs, à la foire de Torrelavega (Santander), je me souviens de plusieurs centaines de ces petits chevaux noirs des Picos de Europa, arrachés à la libre existence de leur montagne, et suivant aveuglément toutes les évolutions de leur étalon ; ce *caballo padre*, effrayé par quelque spectacle inaccoutumé, bondit sur le sommet d'un muret, et tout aussitôt,

(1) Forêt de chênes-lièges.

nombre de ses sujets, la crinière et la queue au vent, l'y suivirent sans hésiter.

Près d'Almaden, au milieu d'un de ces troupeaux, j'aperçus plusieurs mules, dont les longues rayures brunes sur le pelage roussâtre, et la crinière en broussaille, évoquait singulièrement l'aspect que l'on prête à l'un des ancêtres de nos chevaux actuels.

Durant les nuits sous la tente, alors que votre sommeil est encore bercé du rythme continu des chocs réguliers des sabots de votre monture aux pierres du sentier de l'étape passée, vous entendez, dans l'obscurité paisible qui vous enveloppe, respirer le souffle des bêtes à la pâture, et le bruit monotone de leurs meulières broyant le gazon. Parfois, s'approchant trop de la tente, elles en heurtent les cordes ; ou bien quelque litige éclatant entre elles, un bruit de lutte survient, et je hèle mes hommes dont le sommeil est plus pesant, pour qu'ils séparent les querelleurs.

Il arrive aussi que des étrangers à quatre pattes viennent s'immiscer dans le campement. Tel cet aimable ânon, à la toison fourrée comme celle d'un ours, qui, durant qu'après une rude étape autour de la Laguna, nous procédions à notre toilette dans une masure, vint brusquement en enfoncer la porte mal close d'un bon coup de tête, et pénétra hardiment au milieu de notre déshabillé ! Après un instant de stupeur, quel éclat de rire nous secoua ! Sans doute la vive lumière de notre lampe à acétylène l'avait attiré, et sa jeune curiosité confiante nous valut cette amusante apparition.

Plus préoccupante sans doute fut tout d'abord, pour mon ami B., la visite d'un autre aliboron qui, en pleine nuit de janvier, vint piétiner au seuil de la cabane où il dormait et taquiner, comme pour l'ouvrir, le bouton de la porte : le dormeur éveillé, ne savait que penser de cet indiscret qui cherchait à pénétrer chez lui et ne fut rassuré qu'en voyant, par une fente de l'huis, se profiler ses oreilles sur le ciel étoilé !

GITANS

Il est une heure de l'après-midi, ce 15 août torride ; la route flamboie sous le soleil ardent, vers la gare de Limpias. A droite, Santoña dresse sa roche. La *ria* dort paisible sur ses rives de vase ; des enfants en guenilles y recueillent des « almejas » (1).

Un groupe étrange approche, faisant poudroyer le chemin ;

(1) Sorte de moule.

de bizarres créatures le composent. Un homme âgé marche devant, appuyé sur sa longue « porra » (1) noueuse ; ses pas allongés se succèdent sans hâte.

Derrière lui se dandine un ours lamentable, que suit un singe ridicule et pelé ; une horrible vieille ferme le cortège.

Couverts de poussière blanchâtre, ils confondent leur couleur avec la route.

Au pied des marches de la grande entrée du couvent, ils s'arrêtent, hésitant : le vieux inspecte du regard le portique à l'ombre duquel nous nous abritons ; il laisse en bas ses compagnons et s'avance, sollicitant une aumône et quelque nourriture pour tous. Sous un feutre à larges bords, déformé par le temps et les averses, patiné de sueur et de poussière incrustée, nous voyons sa face bronzée, sillonnée de rides ; ses sourcils en broussaille grise ombragent des yeux clairs qui nous fixent avec un mélange d'inconscience et de fierté, de prière et d'audace. Son nez épais et busqué, ses pommettes saillantes évoquent quelque chose d'oriental ; sa barbe ondule inculte, d'une teinte qui serait blanche, sans la poussière et la crasse qui la teignent ; elle remonte presque jusqu'aux yeux et couvre longuement sa gorge décharnée. Nulle chemise sous ses vêtements rapiécés, faits d'innombrables défroques. Ils flottent sur un corps émacié mais nerveux. On l'invite à attendre, à l'ombre des arcades, le domestique en quête de quelques restes du repas de midi. Nous lui posons des questions : « De quel pays est-il? d'où vient-il? d'où vient son ours? » Et le vieux gitan, gravement, par phrases courtes et sans faconde, nous raconte en peu de mots son passé. « Il est monténégrin ; à l'âge de sept ans, il a quitté les siens pour courir le monde, il ne les a jamais revus ; avec ses bêtes, voilà plus de soixante ans qu'il parcourt l'Europe ; il a traversé tous les pays, il en parle tous les langages ; son ours vient des Balkans ; c'est tout. » Voici le domestique avec une large écuelle et du pain ; le vieux gitan fait un signe à la femme, elle s'approche avec les bêtes. Sur la dalle, ils s'asseoient tous deux, puisent à l'écuelle commune, sans presse, silencieux, comme religieusement ; les bêtes sont là qui regardent attentives ; l'ours grogne par moments, le singe tire sur sa chaîne ; bientôt ils ont leur part : quelques tranches de pain leur sont jetées, aussitôt englouties. De l'eau pour bêtes et gens est sollicitée ; puis on fait travailler l'ours ; il dresse sa guenille lamentable, on lui fait manier le bâton. L'obole espérée tombe aux mains calleuses du gitan, puis tous quatre redescendent le perron. A l'ombre de la muraille

(1) Longue canne droite avec extrêmité renflée formant massue.

prochaine, au moelleux de la poussière, tous ensemble se groupent en une jonchée sinistre, et commencent leur sieste.

Ce vieux gitan, je l'ai revu, au printemps et à l'automne d'autres années, traînant toujours son ours et son singe par les rues de Madrid ; plus tard, en hiver, je le retrouvai, errant à Séville et Algésiras, toujours pareil, indifférent à tout, poursuivant à travers les Espagnes, son existence sans but.

Ainsi, tel un millionnaire, il allait, aux mois chauds, demander un peu de fraîcheur à la brise des mers cantabriques ; il cherchait, durant les frimas, la caresse du soleil andalou, traversant les Castilles et la Manche, alors que le printemps et l'automne y font régner une température clémente...

ABBÉ HENRI BREUIL,
de l'Institut.

Nikos Kazantzakis ou le génie grec au carrefour de l'Orient et de l'Occident

1

Lorsque j'évoque le souvenir de mes premiers contacts avec la littérature grecque contemporaine, un peu avant 1930, je m'aperçois rétrospectivement combien il m'a manqué alors de connaître Nikos Kazantzakis. Il est vrai, je le vois maintenant, les premières lectures qui m'ont fait passer fortuitement du grec ancien au grec moderne, me préparaient déjà, sans que je le susse, à ma rencontre avec Kazantzakis ; lorsqu'elle advint, ce fut cependant pour moi une expérience nouvelle ; grâce à elle je connus avec des yeux neufs la réalité du monde grec, celui d'autrefois et celui d'aujourd'hui, dans leur émouvant contraste. Il faut, malgré tout, que je dise un mot de ces modestes débuts. Ils se situent en un temps où Kazantzakis, à mi-chemin entre la quarantaine et la cinquantaine, était loin encore de travailler à l'œuvre romanesque qui devait lui assurer une renommée mondiale. Lecteur passionné de grands romans, je souhaitais rencontrer, pour m'initier au grec vivant, un romancier qui, dans l'atmosphère athénienne où je me trouvais alors, ne me donnât pas le sentiment d'être tout à fait dépaysé.

C'est ainsi que je tombai sur une traduction de *La révolte des Anges* (en grec : *Epanastasi tôn Angelôn*), pressentant que ce roman d'Anatole France, qui ne convenait guère à la langue classique, serait une excellente introduction au démotique ; je savais d'ailleurs que le traducteur était l'un des représentants les plus hardis de la jeune génération. J'ai malheureusement oublié son nom, mais je me rappelle l'impression que la langue dont il usait fit sur une dame grecque de bonne culture. Je n'étais pas tout à fait sûr d'avoir déniché le livre qui répondît exactement à mon propos ; aussi le montrai-je à une jeune Athénienne, sur le vapeur qui nous conduisait, avec un petit groupe, chez le grand archéologue Dörpfeld, dans l'île de Leucade. Elle disparut avec l'ouvrage

et, lorsqu'elle reparut, elle semblait tout ébahie : « C'est là, dit-elle avec surprise, le langage même dont nous usons tous les jours ! »

J'avais donc bien choisi mon texte ; mais il est clair qu'en ce temps-là, dans la bonne société athénienne, on lisait rarement des romans rédigés en démotique. Je fus plus heureux encore — et déjà plus proche de Kazantzakis — avec le deuxième roman que je lus dans cette langue. C'était *Barba Angelis (L'oncle Angelis)* de Panaït Istrati. Mi-grec, mi-roumain, Istrati a écrit en français la suite de ses récits bouleversants, et c'est également en français qu'il s'entretenait avec Kazantzakis au cours de leur séjour commun en Russie ; et cependant il est peut-être le premier écrivain qui ait su communiquer à l'Occident, avec le génie d'un vrai poète épique lié à son sol natal, l'atmosphère propre aux pays européens situés au sud de la Russie, disons plus : le premier, avant Kazantzakis, qui nous ait révélé — de quelle façon impressionnante ! — l'existence même, dans cette région, d'un génie naturel de cette sorte. Avec mon troisième auteur, que j'ai cependant connu plus intimement, et qui, cette fois-ci, était un vrai Grec, de grande notoriété, Ion Dragoumis, j'eus moins de satisfactions. Je n'ai pas lu ses romans, mais son livre sur Samothrace, le poème en prose qu'il composa en l'honneur de cette pauvre île, restée soumise aux Turcs plus longtemps encore que la Crète, patrie insulaire de Kazantzakis. L'impression que j'eus alors, je l'ai retrouvée identique lorsque je relus l'ouvrage, en 1952, avant de partir pour Samothrace.

Dans mes *Voyages d'art involontaires*, j'ai porté sur Dragoumis un jugement peut-être trop sévère, car il se limite aux aspects de son œuvre les plus dépaysants : son culte des ancêtres sans Dieu ni dieux, son nationalisme sanguinaire. Mais je n'ai certainement pas eu tort de rapprocher de Maurice Barrès cet ennemi des Français. Et par là même je rencontrai, sans le savoir, l'un des éléments qui constituent l'univers de Kazantzakis et qu'on n'a pas le droit de négliger. En dehors de Dragoumis, c'est le virulent nationaliste Barrès qui lui transmit, alors qu'il était encore un jeune homme, le thème du « sang ». Mais assurément, toute sa vie le prouve assez, il ne partageait aucunement à l'égard de la France les sentiments haineux de son vieil ami. A peine achevées ses études de droit à Athènes, il gagna aussitôt Paris et trouva en Bergson son premier maître de philosophie, sinon le seul maître proprement dit dont il dût être à la fois l'élève et le continuateur. Et finalement, sur sa vieillesse, il choisit la Provence comme lieu de repos et s'installe à

Antibes, sous un ciel grec, dans une ville française fondée autrefois par des Grecs.

C'est seulement dans cette dernière période de sa vie, et à partir de l'Occident, que j'entrai en contact avec lui, grâce à des traductions qui m'incitèrent, dès mon plus prochain voyage en Hellade, à me jeter sur les éditions grecques de ses livres. Ses traits de paysan crétois, tels que me les présentait un portrait figurant sur le plus étrange des opuscules de méditation philosophique (en grec *Askitiki*), le premier de ses ouvrages que j'ai osé posséder dans sa langue d'origine, la découverte, d'autre part, à travers *Alexis Sorbas* — le *Colas Breugnon* grec — de son art littéraire si dépaysant, tels furent pour moi les éléments de cette expérience tout à fait nouvelle qui m'était ainsi offerte de la grécité vivante. Je tenais en main quelque chose qui comblait une lacune à laquelle j'étais sensible dans la littérature grecque de mon temps, quelque chose qui annonçait, je le savais bien, un événement spirituel par lequel nous étions tous concernés et qui se présentait à nous dans la langue grecque d'aujourd'hui. Mais je n'avais encore qu'une idée très superficielle de cette *Odyssée*, dont le bruit se répandait en diverses langues européennes, surtout en anglais.

C'est en vain que j'ai espéré connaître Kazantzakis de façon personnelle. Je le sais aujourd'hui, cette rencontre eût abouti inévitablement à une conversation où se fussent heurtés Orient et Occident. Moins à une conversation politique, que je n'avais aucune envie d'engager avec l'écrivain grec, que bien plutôt à un entretien d'ordre religieux, sur un terrain qui dépasse les différences confessionnelles. Pareille confrontation eût certainement été plus vive que le dialogue — rapporté dans mes *Heures grecques* — que j'eus avec le châtelain de Trachonès, fin connaisseur d'architecture byzantine et fidèle convaincu de l'Église orthodoxe Ces représentants de deux formes d'esprit grec, si différents de tempérament, de formation historique et d'éducation, le Latin attaché aux anciens Hellènes et le Grec de tradition byzantine, s'il leur avait été donné de se rencontrer à Antibes, eussent été forcés de confronter leurs buts et leurs idéaux. Mais, puisque l'Occidental n'est pas dépourvu de compréhension à l'égard de cette réalité à la fois proche et étrangère, voire dépaysante, que représente la grécité byzantine pour le philhellène de l'ouest européen, il ne me restait plus qu'à faire au disparu l'hommage de mon effort pour situer dans l'histoire de l'esprit un artiste et un phénomène dont le place est, à cet égard, particulièrement significative et auquel on ne peut rendre pleine justice qu'en adoptant le point de vue réaliste de l'historien spécia-

lisé dans l'étude des événements spirituels de notre temps. De tout ce qui, pour sa part, liait si fort Kazantzakis à l'Occident, de tout ce qu'il lui emprunta pour le transmettre à l'Orient, je n'ai pris conscience que peu à peu, à mesure que j'avançais dans la lecture de ses œuvres non encore traduites. Par un processus dramatique j'aboutis à l'image que j'esquisse ici de lui et dont je n'ignore d'aucune manière tout ce qu'elle comporte de contradiction interne.

2

Lorsque Nikos Kazantzakis mourut, en 1957, âgé de soixante-quatorze ans, il touchait au seuil de la renommée mondiale. Le prix Nobel lui eût valu la grande gloire. Mais on peut se demander s'il aurait eu besoin, pour sa célébrité, d'une telle consécration. L'œuvre qui a occupé presque toute sa vie, son *Odyssée*, est traduite depuis peu en anglais. En toute hypothèse, la réaction du monde en face de cette épopée, à plus d'un titre monstrueuse, portera témoignage aussi en ce qui concerne la situation spirituelle de notre temps. Du simple point de vue de la langue, il est permis de considérer cette création gigantesque comme l'ouvrage le plus difficile de toute la littérature grecque, de l'Antiquité à nos jours. L'auteur lui-même s'est senti forcé de fournir, au moins au cercle limité de ses lecteurs, une série de notes explicatives concernant plus de deux mille termes dont il use dans son poème et que même les Grecs cultivés ignorent pour la plupart. Il a personnellement collaboré avec ses traducteurs. Les membres de l'Académie suédoise pouvaient douter, d'autre part, que ses cinq grands romans, beaucoup plus faciles à traduire, répondissent tout à fait à l'esprit de la Fondation Nobel, à cet esprit humanitaire qu'ils ont reconnu, sans aucun scrupule de conscience, à un livre comme *Le docteur Jivago.*

Le plus surprenant, dans le cas de Nikos Kazantzakis, est peut-être que les romans insolites qui l'ont fait connaître en tant de langues ne furent écrits qu'entre 1948 et 1957, à Antibes, au soir d'une vie d'écrivain consumée par un gigantesque labeur littéraire. En y comprenant toute l'œuvre dramatique non traduite, de nombreux volumes de souvenirs et d'impressions de voyage, les traductions d'œuvres étrangères, l'ensemble constitue un extraordinaire témoignage de productivité poussée à l'extrême, le plus énorme depuis les anciens tragiques grecs et les grands dramaturges du XVII[e] siècle. En comparaison, les romans de la dernière pé-

riode apparaissent comme des phénomènes marginaux et presque comme un simple sacrifice aux nécessités financières de la vie actuelle. Pour avoir accepté un prix venu de l'est, la plupart de ses lecteurs ont accusé Kazantzakis de lâcheté. Mais on ne saurait juger de ses relations avec la Russie et avec le communisme sans se référer d'abord à toute son œuvre. A cet égard rien n'est plus éclairant que l'excellente et solide biographie publiée en 1958 par Prévélakis, lui-même poète et écrivain, qui fut son ami et l'homme qui l'a le mieux connu. Ce livre, de très haute qualité spirituelle, écrit dans un grec très brillant, s'intitule *Le créateur et la création de l'* « *Odyssée* ». Il suit Kazantzakis dans tous les détails de sa vie, mais seulement jusqu'en 1938, date où parut la première édition de son poème épique. Sans cette biographie, et sans les renseignements sur la période ultérieure, que je dois à la veuve de l'écrivain, Mme Hélène Kazantzakis, il ne pouvait être question de faire toute la lumière sur ce « fils de la Terre », qui, tels les héros mythologiques, se dresse comme un Géant de la littérature grecque.

3

Lorsque Nikos Kazantzakis naquit, le 18 février 1883, à Héraklion — cette ville crétoise, fondée par les Arabes, surtout fortifiée par Venise, et qu'il ne désigne jamais que sous son nom local de Megalo Kastro, « la Grande Forteresse », — les Turcs faisaient encore peser sur l'île une lourde oppression. Lors des deux soulèvements de 1886-87 et de 1895-97, on imagine toutes les horreurs dont put être témoin le jeune garçon. Lui-même, dans la Préface de son troisième grand roman, *Capitaine Michalis*, caractérise ainsi le but qu'il s'est proposé en écrivant, sur ses vieux jours, cette épopée en prose : « Sauver, en l'exprimant par des mots, la vision d'un monde tel que l'avaient d'abord perçu et recréé mes yeux d'enfant. » Il s'agit d'une vision sanglante. Après le second soulèvement — le dernier qu'ait connu la Crète — le père du poète, Michalis Kazantzakis, qui devait servir de modèle pour le héros du roman, dut, avec sa famille, se réfugier à Naxos ; c'est là que Nikos entra en contact avec la culture occidentale, par l'entremise des Franciscains qui y tenaient un collège français. Mais déjà, avant d'avoir encore quitté la Crète ensanglantée, c'est vers la Russie qu'il avait tourné les yeux.

Les récits de voyage publiés par Kazantzakis sont en

même temps des confessions. Le titre qu'il leur a donné, *Taxidevondas (En route)*, correspond bien à la réalité car il fut toute sa vie par monts et par vaux. Dans la Préface du volume consacré à l'Espagne, il écrit : « C'est dans les voyages et les confessions — la création littéraire n'est-elle pas la forme de confession la plus noble et la plus véridique? — qu'ont consisté les plus grandes joies de ma vie. » De ces notes, rassemblées dans une série de livres, on n'a jusqu'à présent traduit et publié, en français, qu'une modeste anthologie, sous le titre : *Du Mont Sinaï à l'île de Vénus*. Dans le volume qui réunit (pour la dernière édition) le récit des trois voyages en Russie de 1925 à 1930 (après le voyage officiel de 1919 destiné au rapatriement des Grecs du Caucase), voici comment il décrit son arrivée à Odessa : « Qu'il me soit seulement permis de dire avec quelle émotion je touchai la terre russe. En moi de nombreuses générations avaient tendu à cet instant. Tous les ancêtres en moi qui, des siècles durant, avaient souhaité en Crète l'arrivée du Moscovite libérateur, tressaillaient de joie. Courage, frères, avaient crié les aïeux, courage, jusqu'à ce que vienne le Moscovite ! » Dans un roman ancien, *Toda-Raba*, écrit en français, Kazantzakis cite le chant qu'entonnaient sous la domination turque les hommes de Crète, et parmi eux son propre père, lorsqu'ils s'enivraient et que, coiffés du tarbouche haut et rigide, ils pénétraient dans les cafés turcs : « Liberté ! Liberté ! C'est le Moscovite que je vous apporte ! » Ils chantaient ces paroles au péril de leur vie.

Mais qu'on l'entende bien : Dans le chant du Moscovite tel que l'entonne Kazantzakis lui-même, lorsqu'il lui semble que toute la lignée de ses aïeux le chante en chœur avec lui, ne trouve-t-on pas comme un écho de l'enseignement que lui avait autrefois transmis Dragoumis? Lorsqu'il débarqua en Crimée, les maîtres de sa jeunesse étaient pourtant bien dépassés, mais non encore lors de son premier voyage, celui qui avait pour objet de faire revenir des provinces caucasiennes les Grecs orientaux dépossédés par la Révolution russe. Dès ce temps-là, quoi qu'il en fût, de nouveaux maîtres s'étaient substitués aux anciens. Pour accomplir la difficile mission d'orienter et de guider un flot de réfugiés, il avait trouvé aide en la personne de son ami Jorjis Sorbas. C'est ce personnage, assez excentrique, semble-t-il, qu'il a immortalisé et magnifié, sous les traits inoubliables d'Alexis Sorbas, le héros de son premier grand roman, celui qui le fit connaître au public d'Occident, avec une œuvre qui arrivait de Grèce et dont l'aspect presque picaresque causa une impression de surprise. Dans la Préface, l'auteur donne la liste des hommes qui,

jusqu'à sa vieillesse, devaient rester ses maîtres : Homère, Bergson, Nietzsche et Sorbas :

> Le premier — écrit-il en parlant d'Homère — fut pour moi l'œil clair, lumineux qui, comme le disque du soleil, répand sur toutes choses son éclat salvateur. Bergson m'aida à m'orienter plus aisément parmi les apories philosophiques qui étaient à l'ordre du jour au temps de ma prime jeunesse. Nietzsche m'enrichit en m'armant pour de nouvelles luttes et c'est lui qui m'apprit à transmuer en orgueil le malheur, l'amertume, l'incertitude. Sorbas m'enseigna l'amour de la vie et l'intrépidité devant la mort.

Il se peut que l'influence de Sorbas, symbole vivant du simple peuple grec avec son sens pratique et sa ferme sagesse appliquée à la vie quotidienne, présente aussi une signification politique. Il ne saurait cependant servir de succédané ou de prête-nom à Marx et à Lénine. En face du personnage qui parle dans le roman à la première personne, un rêveur qui incline au bouddhisme de façon don-quichottesque, Sorbas représente Sancho Pança. Ainsi s'annonce une dualité fondamentale sur laquelle j'aurai à revenir de façon plus approfondie. L'influence de Bergson et de Nietzsche n'est pas plus conciliable avec les doctrines de Marx et de Lénine. A l'égard du matérialisme historique, Kazantzakis se permet, dans son journal de voyage en Russie, des attitudes humoristiques. Il se trouvait à Moscou dans un amphithéâtre de l'Université communiste, lorsqu'un jeune professeur de sociologie expliqua par des motifs économiques le sourire des « Corès » archaïques de l'Acropole, ces figures de jeunes filles rayonnantes. Les auditeurs, marxistes orthodoxes, éclatèrent en applaudissements. Kazantzakis sourit. Le jeune professeur s'énerva : « Pourquoi souriez-vous? » Le Grec répondit : « Je vous assure, camarade professeur, que mon sourire n'a aucune base économique. »

Le vrai maître de Kazantzakis, son grand saint, reste Nietzsche. Entre ces deux esprits, on peut parler d'une affinité profonde, presque organique. Avant même d'avoir rencontré les écrits du philosophe allemand, Kazantzakis, par son tempérament, était déjà prêt à en recevoir les leçons. Lors de son séjour à Paris, une étudiante découvrit dans les traits du jeune Grec une ressemblance avec la photographie de Nietzsche. La ressemblance n'était pas seulement extérieure. Aussitôt qu'il le put, il visita Röcken, ville natale du philosophe et presque tous les lieux connus où il avait séjourné. Il inclinait lui-même à fixer sa demeure parmi des paysages plus nietzchéens que son modèle, sur des hauteurs, entouré de vastes horizons lumineux, plus encore : éblouissants. Rappeler qu'il écrivit une étude sur Nietzsche, qu'il tra-

duisit *Ainsi parla Zarathoustra*, c'est bien peu dire. En Nietzsche il trouva sa patrie spirituelle, celle qui correspondait à l'ardeur de son propre tempérament. Après la première guerre mondiale, il fit, à Vienne et à Berlin, l'expérience d'un total renversement de la situation politique et spirituelle. Du thème nationaliste du « sang », il lui sembla qu'il n'avait rien retenu. Ses amitiés révolutionnaires, même sa participation active à un groupe communiste crétois en 1924-25, ne purent faire de lui un marxiste, et ses tentatives ultérieures de rapprochement restèrent, elles aussi, sans conséquences intérieures.

Il avait l'habitude, chaque année de célébrer le 25 août, jour anniversaire de la mort de Nietzsche, par une commémoration du *Megalomartyros*, du « grand témoin » et père du Surhomme. Dans le volume anglais de ses carnets de voyage, on lit un bien étrange chant de louange dédié à son saint, dans le langage même de la liturgie byzantine. En 1939, c'est à Londres qu'il fêta le 25 août. Déjà à Sils-Maria, en Engadine, il lui semblait avoir vécu la même hallucination de dédoublement que Nietzsche avait connue lorsque « Zarathoustra passa devant lui ». En raison de son affinité psychologique avec le philosophe au marteau, il n'est pas interdit de tenir le fait pour véridique. Dans le parc qui longe la Tamise, il crut voir l'ombre de Nietzsche marcher à ses côtés (il arrivait que l'ombre de Dragoumis fît de même) et s'asseoir près de lui sur un banc. Un petit vendeur de journaux criait les dernières nouvelles mondiales : « A Moscou, signature du pacte germano-soviétique ! » De Nietzsche, la pensée de Kazantzakis saute alors à Gengis Khan, l'homme dont l'anneau portait l'inscription *Rasti-Rousti (La force est le droit)*. Il n'oublie pas non plus Lénine, bien qu'ici il ne le nomme pas encore ; mais, dans ses cahiers russes, on lira une *Ode à Lénine* qui commence de la sorte : « Archange, Mongol, homme aux yeux louches... » Il feint de la traduire du russe, mais c'est bien lui qui en est l'auteur, comme de l'*Ode à Gengis*. Il a parfaite conscience de l'affinité entre ces deux personnages, et il demande à l'ombre assise auprès de lui : « Tu as semé, tu vois ce que tu récoltes. Es-tu satisfait? »

A cette question, c'est oui qu'il fait répondre à son saint. En Nietzsche et à travers Nietzsche, Kazantzakis discerne le travail d'un plus grand semeur, d'un monstre effrayant et invisible. Dans son carnet de voyage en Russie, pour désigner cet être monstrueux et inhumain, il n'use pas du mot si familier au peuple grec : *drakos*. Mais ce ne peut être qu'au *drakos* qu'il songe lorsqu'il évoque l' « Invisible », cette force cosmogonique, matrice d'univers, dont l'œuvre, de Lénine,

a fait la Russie actuelle. Dans la même perspective, nous le voyons, lorsqu'il écrit la Préface de ses récits de voyage en Russie, récuser, comme fondement possible de son amour pour ce pays, toute réflexion métaphysique, tout jugement rationnel, tout savoir scientifique, toute doctrine, sans excepter, par conséquent, celle de Marx et de Lénine. Cet amour, qu'il porte en lui, il le tient de son enfance malheureuse, de la Crète sous le joug, qui soupirait après le Moscovite libérateur ; et cet amour, il le sent, est renforcé par la leçon de son philosophe favori, de l'homme en qui il a été assez lucide pour discerner la présence du *drakos*, en lui et dans l'histoire du monde, ce Nietzsche auquel, devant l'impensable alliance, il fait dire oui, avec lequel aussi il dit lui-même oui.

Ce oui, il le dit effectivement tout au long de son livre sur la Russie, mais d'une manière qui, pour un regard venu du fond même de son être, s'avère superficielle et ne révèle point les arrière-plans. C'est de la Russie elle-même qu'il en attendait la confirmation, grâce à la réalisation effective de l'idée — il ne dit pas « l'idée du Sur homme », mais « l'idée » tout court. C'est cela qu'il voulait « avoir vu » durant ses pérégrinations à travers l'immense pays, qu'il y fût invité ou qu'il se les imposât lui-même. Il a tout fait pour voir *de la sorte* et certes sa vision ne correspondait pas tout à fait à celle des marxistes ; elle était plutôt, au fond, « méta-communiste » (j'emprunte le terme à son ami Prévélakis) ; mais c'est justement ce qu'il n'a pas dit dans son livre. Il n'avait d'autre dessein que de répandre l'enthousiasme à l'égard de ce qui l'avait sincèrement enthousiasmé. La sincérité d'un grand écrivain ne souffre cependant aucun choix pédagogique, aucune réserve. La réserve, il l'exerçait en considération de son propre idéal, dont la Russie actuelle ne pouvait tout au plus que constituer une étape préliminaire. C'est à cet idéal qu'est consacrée son *Odyssée*, à laquelle il travaillait durant son voyage en Russie et pour l'achèvement de laquelle il entreprit ses randonnées jusqu'à la mer Glaciale et jusqu'aux steppes. Mais il ne faut pas que le lecteur sache à quoi tend *réellement* le voyage que raconte le livre. Et c'est pourquoi l'ouvrage est loin d'avoir la même valeur littéraire que tel autre récit, celui, par exemple, où il a su décrire, avec tant de maîtrise, et à travers tous ses contrastes, l'Espagne de son compatriote le Gréco et de sainte Thérèse d'Avila, mais l'Espagne aussi des cruelles guerres civiles. Le carnet de voyage en Russie est la tentative manquée d'un missionnaire ; abstrait et puéril dans ses simplifications et ses apologies, encore que partout ailleurs Kazantzakis se soit toujours im-

posé de remplacer l'abstrait par le concret, de toujours préférer ce qui est le plus sensible et le plus concret.

4

On ne s'étonnera guère, dans ces conditions, que les âpres polémiques qui se sont élevées autour de Kazantzakis, que les dissenssions qui se font jour aussitôt que son nom est prononcé entre Grecs, s'expliquent pour une part par des raisons politiques. On ne saurait cependant les réduire à la lutte passionnée entre adversaires et partisans du communisme, pas plus que la bataille pour ou contre Thomas Mann n'a jamais eu pour seule justification les attitudes successives de l'écrivain allemand dans les affaires de sa patrie. Pour Kazantzakis, comme pour Mann, la mort de l'intéressé ne met pas fin aux polémiques ; il est même probable que la discussion deviendra de plus en plus vive à mesure que l'épopée du grand poète grec deviendra accessible à un plus large cercle de lecteurs. On a pu le constater déjà en 1957 à propos de la deuxième édition grecque de l'*Odyssée*. La première avait paru vingt ans plus tôt, avec un tirage limité à 325 exemplaires, et dans un format qui devait plutôt surprendre le public que de l'inciter à la lecture. Jusqu'à présent, c'est surtout autour des romans qu'on a livré bataille. Mais le problème ne se réduisait pas à la politique, comme le montre assez l'extraordinaire importance des questions linguistiques dans les querelles autour de Kazantzakis. Pour l'étranger bien des éléments du débat restent incompréhensibles, qui cependant ne se limitent pas aux différends sur le langage, mais concernent l'art même de l'écrivain.

Assurément un romancier de classe exceptionnelle, même transcrit dans une autre langue que la sienne, peut conserver sa qualité de narrateur. On songe aussitôt ici à l'exemple des grands romanciers russes qui, même en traduction, ont pu développer la puissance de leur art. Que tel fut aussi le cas de Thomas Mann, je puis l'attester, moi qui l'ai lu d'abord en hongrois. Il reste que l'artiste, même s'il écrit des romans, est créateur aussi dans le domaine de la langue. S'il est contesté sur le plan de la création linguistique, c'est au plus profond de sa puissance créatrice qu'il se trouve de la sorte attaqué, combattu, haï et, par répercussion, en même temps reconnu. Dans la jeunesse de Kazantzakis, l'état historique où se trouvait le grec exigeait un effort de création linguistique ; il fallait adapter au langage populaire la langue des

clercs et des littérateurs et, par là même, l'enrichir. On a déjà dit un mot, au début, des circonstances exceptionnelles qui ont pu donner en Grèce un aspect politique à des discussions concernant les modalités de cet enrichissement et les sources auxquelles il convenait de puiser. Il semble qu'on ait aujourd'hui dépassé cette perspective étrangère à l'art, qui n'avait de justification qu'à l'intérieur d'un nationalisme prévalant dans tous les domaines. Il est clair actuellement, même pour un conservateur nationaliste attaché par tradition aux valeurs classiques, que la beauté littéraire n'exclut en rien l'usage de la langue que parlent les Grecs les plus simples.

Que cependant, à propos de Kazantzakis, la polémique se soit enflammée autour de ce qui est linguistiquement licite ou illicite, c'est bien la preuve qu'ici le responsable est l'art même d'un écrivain dont l'œuvre est inséparable du langage que, pour l'écrire, il a lui-même créé. On a prétendu et on s'est imaginé que les difficultés qu'on éprouvait à l'entendre tenaient au crétois, dialecte maternel de Kazantzakis. Et il est indubitable que lui-même l'avait compris lorsqu'il s'agissait pour lui, par exemple, d'exprimer dans la langue de l'épopée crétoise *Erotokritos*, des vérités hardies et neuves comme cette définition de Dieu : « Une flamme inhumaine qui s'éveille dans nos sombres entrailles. » Mais qu'il a dit aussi de choses neuves et hardies en empruntant des termes aux dialectes d'autres régions lointaines ! Son biographe nous apprend qu'au cours de ses voyages à travers la Grèce il était toujours attentif à recueillir et à conserver ces termes populaires qui, pour décrire le concret, sont d'une inépuisable richesse ; même l'étranger peut rapporter de ses randonnées tel nom de plante qui ne figure dans aucun dictionnaire ; à plus forte raison le Grec.

Pour bien montrer les ressources secrètes de la langue populaire, Prévélakis raconte qu'à une vieille femme qui ramassait des herbes sur la face nord de l'Acropole il demanda un jour le nom de ces herbes. Sans se retourner, la vieille fit quelques pas, puis, se baissant de nouveau et les tirant en quelque sorte du sol en même temps que les herbes, elle lui livra plus de quarante dénominations. C'est ainsi que Kazantzakis opérait sa moisson, ainsi que naquit son langage, populaire et lourdement lesté, le langage d'une vie littéraire qui ne se divise pas plus que l'œuvre : âpre, d'une amère douceur, hardi, rendant un son parfois qu'on n'avait jamais entendu dans toute l'histoire de la littérature. Cet art est si total que, paradoxalement, il reste partiellement accessible à qui ne le connaît qu'à travers des traductions. Mais qui est capable de lire l'original découvre — expérience stimulante

— que le démotique, qu'on pouvait croire réduit à l'expression des réalités quotidiennes, s'élève par moments à une réussite parfaitement neuve, jusqu'à l'élargissement — le plus hardi qu'on ait jusqu'à présent connu — de cet état d'esprit qui définit les porteurs de l'idiome comme leur mystère le plus propre. En parlant de ce mystère, on ne s'éloigne pas de Kazantzakis.

5

Le mystère des Grecs actuels n'est aucunement ce qui les unit aux Hellènes de l'Antiquité, à l'Empire byzantin et aux souvenirs des guerres de libération. Sous la forme du nationalisme, ce triple lien se manifeste à découvert. Il est, pour une part, le résultat de la nouvelle éducation, l'œuvre des humanistes grecs depuis la fin du XVIII[e] siècle, pour une part aussi, une expérience acquise au cours de la lutte pour la liberté et la constitution d'un État indépendant. Outre le noyau originel du patriotisme, lié concrètement aux caractères d'un peuple dont l'existence ne se sépare ni de la terre ni de la mer, le nationalisme grec, semblable en ceci au nationalisme de maints autres peuples, repose sur des matériaux de culture et d'expérience acquise. Ces matériaux ont pu s'enrichir considérablement dans la série continue des guerres et des épreuves nationales, leurs dimensions humaines n'étaient pourtant pas sans limites. Ils ont produit une littérature du même type que celle des autres peuples balkaniques, ou, pour mieux dire, que celle de la plupart des petits peuples de l'est européen : avec beaucoup de qualités et de multiples dons consacrés à peindre la misère des campagnes sur le mode d'une profonde pitié et même d'une véritable passion, sans être en mesure le plus souvent de s'élever au-dessus de l'empreinte nationale et d'enrichir le patrimoine européen à la manière, par exemple, du roman russe. Dans ce dernier cas, ce qui a augmenté notre richesse humaine et élargi nos horizons, ce n'est ni l'étendue géographique de la Russie ni son rôle historique, c'est le secret des romanciers, capables, pour leur part, de transmettre un secret propre à leur peuple. Si je suis forcé ici de m'y référer, c'est qu'il s'agit justement chez Kazantzakis d'une réussite analogue. Qu'il me soit permis d'ailleurs de le rappeler : le « secret » auquel je songe ici n'a rien à voir avec le nationalisme de Dostoïevski ou du jeune Tolstoï, car ce n'est pas de là qu'est venu pour nous aucun enrichissement, aucune ouverture. Le « secret »

des romanciers russes est plutôt de nous avoir révélé cette nouvelle façon de poser les problèmes religieux qui constituait en ce temps-là le souci majeur de leurs compatriotes, et dont il reste plus d'une trace chez Pasternak (c'est ce qui donne à son roman ses véritables dimensions).

Le secret, aujourd'hui, de l'homme grec — non au sens d'une réalité qu'on garderait secrète, mais au sens d'une réalité inexprimable, d'une disposition permanente d'esprit qui sert de base à tous les états d'âme passagers, — c'est tout simplement l'héritage du christianisme byzantin. C'est à partir de là qu'on peut comprendre Kazantzakis, bien plutôt qu'à partir du nationalisme grec de sa jeunesse, bien plutôt aussi qu'à partir de son attachement à la petite patrie crétoise. De cette fidélité, *Capitaine Michalis*, l'un des cinq grands romans de la dernière période, constitue le mémorial épique. Si l'on se rappelle la réaction de Kazantzakis en face des événements de Chypre, et cette déclaration publique où il assimilait à la répression russe en Hongrie la domination anglaise sur l'île, il ne semble pas qu'il se soit totalement libéré de l'esprit d'un Dragoumis. S'il ne se trouvait lié de façon toute particulière au christianisme, son art serait indubitablement d'essence patriotique.

Mais cette liaison au christianisme est si essentielle que, pour ce motif précisément, les oppositions et les refus, qui accueillirent en Grèce l'œuvre de Kazantzakis, ont pu prendre *à la fois* un caractère religieux et un caractère patriotique, car le christianisme grec, en chacune de ses manifestations, est en même temps une affaire politique. Lorsqu'on sépare les deux domaines, fût-ce pour donner le premier rang aux problèmes religieux et pour ne considérer les problèmes nationaux que dans une perspective religieuse, comment ne passerait-on pas pour un ennemi, tout à la fois, de la religion et de la patrie? Et, s'il advient en outre que, par fidélité aux exigences de véracité que lui impose son art, un écrivain renonce à idéaliser dans un sens national les événements qui concernent sa patrie, pour peu que la religion telle qu'il l'entend implique un refus délibéré de l'Église nationale, les réactions qu'il suscite se trouvent démesurément accrues. Il faut convenir que, pour sa part, Kazantzakis lui-même n'a jamais péché par souci excessif de mesure. En ce qui concerne cet aspect de son art, qui a pu scandaliser les convictions inséparablement religieuses et patriotiques de la plupart de ses compatriotes, le problème se pose de la même façon que pour l'aspect linguistique, tel que nous l'évoquions plus haut. Si les créations de Kazantzakis dans le domaine du langage apportent une audacieuse contribution à l'histoire du grec,

en même temps, l'écrivain a su fournir à l'histoire spirituelle de l'Europe l'apport le plus hardi qui fût concevable à partir de la tradition orthodoxe.

Ce qui caractérise cette tradition, par rapport aux formes du christianisme occidental, c'est la place, plus grande encore, qu'y tient le spiritualisme. En chaque église, le Grec peut lire, en grosses lettres : *Dieu est Esprit.* Ce n'est pas là seulement le donné fondamental de sa religion, c'est aussi l'avertissement du Christ à cette femme de Samarie qui avait eu déjà cinq maris et qui vivait maintenant avec un sixième — dans le péché de la chair. Entre chair et esprit, l'opposition est radicale, sans aucun passage possible d'un plan à l'autre. Cette coupure est à la base de l'iconoclastie byzantine, c'est elle qui a inspiré, dans l'art byzantin, la représentation du Christ comme Pantokrator, comme une figure d'homme élevée au-dessus de toute réalité terrestre, réduite aux seuls attributs de la Souveraineté universelle. Nous sommes là exactement aux antipodes de ce que signifient, par exemple, le Christ apollinien de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine et Apollon lui-même, le beau jeune homme et le dieu de l'esprit tel que l'entendaient les anciens Grecs. Par ce christianisme dépouillé, résolu à ne vénérer qu'un Dieu purement spirituel et à séparer au maximum la chair de l'esprit, la grécité s'est située aux antipodes d'elle-même.

La rigoureuse dichotomie byzantine — la « coupure » du monde : ici l'esprit, là la chair — a exclu, par exemple, le Purgatoire ou l'Assomption. Elle est restée, au sein du christianisme, une disposition d'esprit caractérisée. Mais de même qu'en Occident le christianisme a pu subir une totale sécularisation et se transmuer en religion de l'irréligion, en culte nietzschéen de l'Antéchrist, la tendance dualiste propre à la tradition byzantine a pu marquer de son empreinte caractéristique la religion de l'irréligion telle que l'ont entendu les nietzchéens d'Orient. Dans l'histoire du christianisme, Nietzsche, lui aussi, a sa place. Il se considérait lui-même comme son dernier chapitre, le chapitre de conclusion ; et l'historien était en droit de supposer que, tout au moins de la part du christianisme, on ne pourrait plus rien y ajouter. Kanzantzakis y a apporté cependant des prolongements imprévus, tant dans le sens du non-chrétien que dans celui de l'hyper-chrétien. Entre les deux éléments d'un monde coupé, il ne connaît aucun pont possible, mais bien, dans les deux directions, des exhaussements qui devraient conduire au plus haut but du spiritualisme, au but qu'indique la parole : Dieu est Esprit.

Cette bi-partition du monde, qui donne au lecteur occidental l'impression d'une coupure brutale à travers une réalité nuancée, se lie chez Kazantzakis au christianisme byzantin. En acceptant les deux éléments ainsi coupés, avec leurs voies et leurs développements propres, il dépasse Nietzsche. D'un côté il y a l'homme de chair. Ce qu'il veut, c'est un soldat de la guerre civile qui nous le dit, dans le carnet de voyage consacré à l'Espagne et dont le titre espagnol est *Mujer y sangre (Femme et sang)*. Le degré le plus élevé de ce vouloir est de caractère orgiastique ; il correspond à l'idéal que Nietzsche, avait fait sien, au temps de « son » Dionysos, ce dieu terrible qu'était devenu pour lui le Dionysos grec poussé pour ainsi dire à son paroxysme. Que la même nostalgie, même refoulée, de la « femme » et du « sang » puisse déterminer aussi la jouissance littéraire, Kazantzakis l'a su et, dans ses romans, il n'a fait que trop de place à ce savoir. Si cette perspective éclaire les scènes où l'on voit répandu le sang d'une jeune femme aimante et aimée, elle ne les rend pas pour autant plus tolérables. De l'autre côté il y a l'homme de l'esprit, et l'auteur accepte également sa voie, son élévation ascétique. Par là, de nouveau, Kazantzakis incline à cet idéal oriental où se rejoignent le christianisme de l'est et le bouddhisme.

Pareille fidélité au dualisme et au spiritualisme n'implique ici aucune infidélité à Nietzsche. L'acceptation de l'ascèse, un culte de l'esprit qui élève la partie non-spirituelle du monde scindé jusqu'à une domination de soi d'autant plus magnifique, comme si elle constituait l'unique monde humain, ce débouché du courant byzantin dans la ligne du nietzschéisme nous aide à mieux péciser la situation spirituelle de Kazantzakis. Il se situe précisément à ce carrefour de l'Orient et de l'Occident. Avec Kazantzakis est apparu dans notre histoire spirituelle un personnage aux traits très accusés, un Sur-Nietzsche, du point de vue du simple Grec un *drakos*, à mi-chemin entre le serpent (dans les croyances populaires grecques, l'enfant non-baptisé est un serpent) et l'homme, un Non-Homme qui s'est assigné l'immense tâche d'accorder l'une à l'autre la parole de Nietzsche : *Dieu est mort* et celle du Christ : *Dieu est Esprit!* Kazantzakis n'était évidemment pas un humaniste. Il aimait dire, de façon très significative : « Je n'aime pas l'homme, j'aime la flamme qui le consume. » Cette flamme, qui « s'éveille dans nos sombres entrailles »,

c'est pour lui ce dieu, cet Esprit jusqu'auquel peut s'élever aussi la vie orgiastique.

Dans une telle figure spirituelle, tout est caractéristique. Caractéristique que le jeune Kazantzakis, en compagnie de son ami le poète Sikelianos — qui, selon le mot de Prévélakis, fut en quelque manière son Richard Wagner — se rende à l'Athos, à la sainte montagne des moines, et que plus tard, d'une façon qui, du point de vue chrétien, est réellement blasphématoire, il grave son nom au sommet même du Sinaï. Pendant les quarante jours passés au Mont Athos, il songe déjà à l'opuscule qu'il intitulera significativement *Asketiki*, comme si c'était un manuel d'ascétisme, et auquel il donnera l'aspect extérieur d'un livre de méditation comme ceux dont use l'Église orthodoxe. Eût-il agi de la sorte si Nietzsche, pour transmettre son message, n'avait choisi la forme et le langage de *Ainsi parla Zarathoustra?* Il composa ses *Exercices* à Berlin, au cours des tristes années 1922-23 ; il ne s'agit, écrivait-il alors, ni d'une « œuvre d'art » ni d'un « ouvrage de philosophie ». De fait, le livre est l'annonce d'une nouvelle religion, l'appel à la réalisation effective d'un mythe, celui qu'indique bien le sous-titre, *Salvatores Dei (Sauveurs de Dieu)*. Ce que l'auteur prétend sauver, c'est la flamme intérieure, l'Esprit et Dieu en nous. Et il n'est pas moins caractéristique qu'à la veille de son dernier grand voyage en Russie, il ait séjourné à Assise et que le dernier ouvrage qu'il ait dicté de son lit de malade en 1956 soit le roman consacré à saint François *Le Mendiant de Dieu*.

D'après le petit livre des *Exercices*, la voie qui conduit à l'accomplissement de la tâche mythique, à la réalisation du *vrai* (dont les philosophes diraient qu'il est en même temps *être*), passe successivement par le Moi, la race, le peuple, l'humanité, la terre, pour aboutir finalement à la vision et à l'acte. Kazantzakis pense par « degrés », ce qui est plus rare chez les grands philosophes que chez les sytématisateurs qui exposent, en les simplifiant, des expériences religieuses et des processus visionnaires. A ses yeux, le christianisme, le bouddhisme, le communisme ne constituent eux-mêmes que des étapes. C'est aussi par degrés successifs que doit passer notre connaissance du bien et du mal. D'après une lettre publique de Kazantzakis, qui date de 1939, ces étapes seraient les suivantes : 1º le bien et le mal s'opposent comme des ennemis ; 2º le bien et le mal collaborent ; 3º le bien et le mal ne font qu'un ; 4º cette unité n'existe pas. En tant qu'il se situe au niveau de l'action, le communisme appartient pour l'auteur à l'avant-dernier degré. Dans le petit livre d'*Exercices*, c'est le silence qui constitue l'ultime degré.

En lisant les premiers vers du chapitre intitulé *Silence*, on songe nécessairement au vieil Héraclite :

> 1º Une flamme unique, voilà ce qu'est l'âme humaine ; un oiseau de feu saute de branche en branche, de cime en cime, et crie : Je ne puis demeurer immobile, je ne puis me consumer, personne ne peut éteindre ma flamme !
>
> 2º L'arbre de feu devient d'un seul coup la totalité. A travers la fumée et les flammes, en paix sur la cime du brasier, je le tiens, immaculé, froid et serein, le fruit du feu, la lumière.
>
> 3º Du haut de cette cime, je vois la rouge ligne qui s'élève, un flamboiement trépidant, sanglant, qui, telle une fille énamourée, s'avance à travers les replis humides de mon cerveau.
>
> 4º Moi, race, hommes, terre, vision et acte, — Dieu : manifestations nées du limon et du cerveau, bonnes pour des cœurs simples qui ont peur d'eux-mêmes, bonnes pour des âmes gonflées de vent qui ont l'audace de devenir.
>
> 5º Où allons-nous? Quel sens a la vie? — voilà ce que crient les cœurs, ce que demandent les têtes qui fondent sur le chaos.
>
> 6º Et un feu s'élève en moi pour répondre. Le feu viendra sûrement un jour, pour purifier la terre. Le feu viendra sûrement un jour pour anéantir la terre. Ce sera le Jugement dernier.
>
> 7º L'âme est une flamme de feu qui se lèche elle-même et entre en lutte avec elle-même, pour incendier la sombre masse du monde. Un jour, le tout ne sera plus qu'un ardent brasier.
>
> 8º Le feu est le premier et le dernier masque de mon Dieu. C'est entre deux grands bûchers que nous dansons et que nous pleurons.

Dans la bouche de ce nouvel Héraclite, on reconnaît la voix de Nietzsche. Mais on retrouve aussi le mythe primitif de la lutte entre la Lumière et les ténèbres, entre l'Esprit et la matière. Ici cependant la Lumière ne prend pas l'aspect d'un dieu de l'antique mythologie, mais elle revêt un visage médiéval : celui du combattant des frontières, Digenis Akritas, dont le nom revient si souvent dans les chants populaires grecs. L'épopée byzantine, dont il est le héros, nous enseigne pourquoi il porte le nom de Digenis : fils d'une princesse grecque et d'un émir arabe, il est enfant de deux races ; à l'aise ici et là, hors des frontières où il a combattu, il appartient aux deux parties d'un monde coupé. Akritas signifie garde-frontières. Dans les ballades populaires, il ne combat point l'amazone Maximô, la Penthésilée de l'épopée médiévale, mais, comme Hercule, il lutte contre la mort, sur l'une de ces aires blanches qui, par les nuits de pleine lune, font des taches lumineuses autour des villages grecs. Il faut le savoir pour comprendre la profession de foi qu'exprime avec éclat l'opuscule des *Asketiki* :

> 1º Je crois en un Dieu, Akritas, Digenis, le combattant, le souffrant, le très puissant, mais non le tout-puissant, qui lutte

aux plus lointaines frontières, chef suprême de toutes les armées de la Lumière, les visibles et les invisibles.

2° J'ai foi dans les masques innombrables qui tombent journellement, ceux que le Dieu a revêtus au cours des siècles, et, à travers leur succession, je discerne une constante unité.

3° J'ai foi en sa lucide et dure lutte, qui maîtrise la matière et qui la rend féconde, — source de vie pour les plantes, pour les bêtes et pour les hommes.

4° J'ai foi dans le cœur de l'homme, cette aire battue où, jour et nuit, Akritas lutte contre la Mort.

5° « Au secours ! » voilà le cri que tu pousses, Seigneur. Tu as crié au secours, Seigneur, et je t'ai entendu.

6° En moi sont rassemblés les ancêtres et la postérité, et toutes les races et toute la terre ; nous écoutons ton appel dans la terreur sacrée et dans la jubilation.

7° Bienheureux ceux qui écoutent et comprennent que leur devoir est de te délivrer, et qui disent : « Toi et moi, il n'existe que nous, et nous seuls ! »

8° Bienheureux ceux qui t'ont délivré, Seigneur et qui disent : « Toi et moi, nous ne sommes qu'un ! »

9° Et trois fois bienheureux ceux qui, sans vaciller, portent sur leurs épaules le grand, le monstrueux, le terrible secret : que cet « un » n'existe pas !

7

Au temps où l'auteur se limitait au stade de l'action, lorsqu'il se sentait lié encore, comme à une fin suprême, à la réalisation du socialisme — qu'il n'ait jamais été un communiste orthodoxe au sens partisan du terme, il l'a reconnu lui-même, — dans la période où son *Odyssée* ne constituait pas encore, dans sa vision du monde, l'étape ultime, sa profession de foi se terminait ainsi : « Bienheureux ceux qui portent sur leurs épaules la plus haute responsabilité ! » Elle se prolonge maintenant par la confession d'un secret : pas plus que l'unité du bien et du mal, pas davantage n'existe l'unité du Moi et de Dieu ; et cependant ce suprême « non-être », terme de l'ascèse, mérite d'être cherché et il n'est pas inaccessible. C'est jusqu'à lui que, par une autre voie — la voie profane de la chair et du mal — s'est hissé le héros de son poème épique. Car, pour savoir ce que signifie cet « un » qui n'existe pas, il faut atteindre au terme ultime d'une ascension qui se peut faire par l'une ou l'autre des deux voies, mais mieux encore, si c'est possible, par les deux à la fois. Tel est le cas d'Ulysse au cours de cette nouvelle pérégrination, qu'Homère n'avait pas connue, à travers la Crète orgiastique, à travers l'Afrique extatique (et capable de tous les dépassements), jusqu'aux montagnes de glace du Pôle sud,

où le héros termine sa route en pur ascète, sur la blanche nacelle qui est son lit de mort, entouré par le chœur dansant des belles femmes et des sauvages compagnons, par tous les souvenirs d'une vie menée au-delà du bien et du mal.

A plus d'un titre, cette épopée mérite le qualificatif de monstrueuse. Monstrueuse d'abord par le volume. Prévélakis nous apprend qu'à la septième version le poète l'a réduite de quarante-deux mille cinq cents à trente-trois mille cent trente-trois vers qui sont tous de longs hexamètres. Monstrueux aussi le personnage central, moins un homme (ce qu'était encore l'Ulysse souffrant d'Homère) que ce que le peuple grec — dont il nous faut une fois de plus emprunter le langage — appelle un *drakos*. Les épithètes dont l'affuble Kazantzakis — son biographe en a compté plus de deux cents parmi lesquelles figure jusqu'à celle de *poniros*, « méchant » — suffiraient par elles-mêmes à faire de lui un monstre. Mais monstrueux surtout ses faits et gestes. La nouvelle *Odyssée* débute là même où, au vingt-et-unième chant de l'ancienne, le héros se présentait dans une posture qui déjà n'est plus guère homérique, lorsqu'il vient d'accomplir en personne la tâche atroce de la vengeance et que ses mains et ses pieds ruissellent du sang des prétendants. Les vingt-quatre chants qu'ajoute Kazantzakis commencent avec le bain d'Ulysse. Lorsqu'il sort de ce bain, il prend, dès le début, un tel visage qu'en comparaison le personnage d'Homère apparaît comme un idéal d'éducation et d'humanité ; le langage et l'imagination prennent ici une telle puissance que l'image qui nous est présentée est d'une tout autre nature. Avec un coloris et un luxuriance presque uniques dans toute la littérature grecque, ce qui entre en scène est absolument nouveau, et l'on ne trouve rien de comparable ni chez Homère, ni dans la Grèce archaïque ni dans la Grèce classique. A chaque ligne on a l'impression d'un sortilège inouï du concret et du sensoriel poussé au paroxysme de l'ardeur. Ce qui est ainsi traduit, dans une langue qu'on pourrait presque toucher du doigt, Prévélakis, l'ami du poète, l'a résumé en trois mots : inhumanité, *desperación*, nihilisme. Il nous importe pourtant de vérifier ce triple jugement.

La tradition antique connaissait déjà un autre Ulysse que celui d'Homère, plus perfide, plus méchant. Virgile et les Latins — et Dante aussi plus tard — tenaient d'une autre source leur image du *dirus Ulyxes*, d'une source en partie plus ancienne et qu'Homère, avec un remarquable sens de l'humain, avait sensiblement adoucie, élevant son héros à un niveau d'humanité qui atténuait les mauvais côtés de son caractère, lui conférant ainsi la dignité d'un personnage de

tragédie, grâce aux épreuves subies tout au long de ses errances, grâce à la mort reçue plus tard de la main même du fils né au loin, Télégone. S'il fallait cependant mettre en relief les aspects sombres de son être, les anciens poètes se souvenaient que son père n'était pas le bon Laerte — que personne, avant Homère, n'avait élevé à cette dignité — mais bien Sisyphe, l'audacieux fripon, l'auteur du premier péché contre les dieux. Il s'agit là d'une tradition moins connue et que Kazantzakis eût certainement adoptée avec plaisir. Au lieu de Tantale, c'est Sisyphe qu'il aurait pu choisir comme l'un des trois « Destins » de son héros, ces trois figures de Géants qui remplacent chez lui, auprès du berceau d'Ulysse, les trois figures de vieillardes correspondant aux Moires : Tantale, d'abord ; ensuite Prométhée ; et, en troisième lieu, celui qu'il nomme le « *drakos* à la fauve crinière de lion » : Hercule. Ce n'est qu'en apparence que Kazantzakis se réfère à la tradition classique et, plus généralement, littéraire, et qu'il la fait revivre dans ce personnage de Dysséas auquel on aurait tort de restituer son nom ancien d' « Odysseus ».

Ce qui est évoqué ici, ce sont d'autres souvenirs, que la littérature n'a pas complètement ignorés, elle non plus, mais qu'elle a surtout aperçus de loin, à travers le *Don Juan* de Byron, comme un monde romantique de pirates. Monde effrayant, et également familier au fils de la Crète. Kazantzakis y fait allusion dans son *Sorbas* : « Sur toutes les côtes crétoises qui font face à la Libye, pendant des siècles, on a vu reparaître à l'improviste les corsaires. Ils prenaient des troupeaux, des femmes, des enfants. Ils les liaient de ceintures rouges, les jetaient à fond de cale et faisaient voile pour vendre leur cargaison à Alger, à Alexandrie ou à Beyrouth. Pendant des siècles cette côte a retenti de plaintes désolées. » Et cependant, très consciemment, Kazantzakis restait de cœur avec ceux de l'autre bord, les pirates de la mer. Sa ville natale, fondée par les Arabes, avait été le plus grand marché d'esclaves de tout le Proche-Orient médiéval. Vraies ou imaginaires, il aimait évoquer ses propres ascendances arabes. N'y avait-il pas assez de corsaires grecs et la piraterie n'avait-elle pas joué un rôle glorieux au cours des guerres d'Indépendance. On ne doit pas oublier cependant tout ce que cette tradition implique d'inhumain. C'est au bord d'un réservoir d'inhumanité que Kazantzakis s'installe et puise à pleines mains. Pourquoi cela?

A un poète, surtout à un poète de cette taille, est-il permis de poser pareille question? En la posant on ne fait preuve à son égard d'aucune injustice ; mais ce qui confinerait au malentendu serait plutôt de réduire son *Odyssée* à un chapitre,

entre beaucoup, dans la grande histoire des œuvres d'art consacrées au « thème d'Ulysse », au lieu de lui reconnaître une signification qui dépasse, de loin, le plan de l'esthétique et de la littérature ; ce dont il faut ici parler, c'est d'une irruption nietzschéenne dans le monde grec, au-delà de toute prévision et de toute imagination. Sous le nom de Dysséas et sous l'aspect d'un corsaire sanguinaire, c'est le Sur-homme qui fait en scène son entrée stupéfiante. Rien dans ces termes qui ne soit parfaitement authentique : ni la référence à Nietzsche ni, sur la base de sa philosophie, la promotion du féroce corsaire — celui qu'on avait tant de motifs de craindre dans l'univers byzantino-arabo-turc — élevé maintenant à la dignité de hérault annonciateur du Sur-homme. La séduction magique que le génie du poète confère à cette métamorphose a quelque chose de prodigieux.

Ainsi pouvons-nous répondre à notre interrogation. Si l'odyssée de Dysséas n'était la mise en marche du Surhomme, il faudrait y voir effectivement le voyage sur-humain d'un *desperado* jusqu'au néant. Tout serait ici démesuré et absurde si Nietzsche n'apparaissait à l'arrière-plan ; n'en doutons pas, si puissant qu'il pût être, son génie créateur n'eût pas suffi pour que Kazantzakis réécrivît sept fois cette œuvre gigantesque, du début à la fin et toujours d'un seul jet, pour qu'il la façonnât et la refaçonnât. Ce n'est pas dans ses *Exercices*, c'est bien dans son *Odyssée* qu'il faut chercher son message de poète, mais un message qui échappe nécessairement à qui ne voit dans ce poème qu'une série d'aventures divertissantes. Qu'il s'agît là d'un édifice baroque, l'auteur le savait bien ; il se sentait plus proche de l'autel de Pergame que du timonier de Delphes. Mais comme le colosse qu'il avait su dresser lui aurait paru creux s'il n'eût pas signifié l'effective réalisation du Sur-homme, monumentale, séductrice, irrésistible !

8

Telle est l'idée sous-jacente à cette série échevelée d'événements qui laisseraient le lecteur de l'épopée totalement abasourdi si Dysséas n'était pour lui celui qui n'existe pas encore ; le Sur-homme. On le voit, avec les dons d'un Machiavel, apaiser la révolte populaire à Ithaque. Or, comment la petite île pourrait-elle garder et retenir un être comme celui-là? Sur le point de partir, il laisse le pouvoir à son fils Télémaque. Mais il n'est satisfait de lui que lorsqu'il a découvert que son faible successeur voulait cependant l'assassiner.

On le comprit vite, son but prochain ne peut être que Sparte où, revenue auprès d'un époux qui l'ennuie, Hélène rêve maintenant d'un nouveau rapt. Aux yeux de Dysséas, la plus belle des femmes, celle pour qui coula tant de sang sous les murs de Troie, est bien plus néanmoins qu'une tentation érotique. Il ne l'enlève que parce qu'il a pu constater jusqu'à quel point Ménélas se révèle indigne d'elle ; à ce trait aussi l'on reconnaît le Sur-homme.

Les quatre premiers chants, consacrés aux événements d'Ithaque et de Sparte, ne correspondent pas seulement aux récits de l'*Odyssée* homérique ; ils évoquent aussi la partie du *Faust* gœthéen dont Hélène est le personnage central. Ici aussi nous assistons maintenant à une migration de peuples ; mais ce qui surgit n'est pas Faust et sa troupe de chevaliers, c'est une horde de blonds barbares, bardés de fer. Tout se déroule dans le climat d'un univers bouleversé et tout se juge selon les normes et les principes nietzschéens. De même dans les quatre chants suivants. On y voit la Crète minoenne dans son antique splendeur, mais connaissant déjà une période de décadence sous le roi grec Idoménée. Son jardinier est un blond barbare et, avec l'aide des opprimés, barbares et esclaves, sa propre fille fomente la sédition au cours de laquelle le palais royal de Cnossos périra dans les flammes. Au premier regard du blond jardinier, Hélène succombe. Dès qu'apparaît le Sur-homme, tout est retourné de fond en comble. Or Dysséas est partout présent, dans les solennelles orgies de la royauté agonisante comme dans la révolte des miséreux assoiffés de vengeance ; il porte au cœur toutes les pitiés, et l'appel de ce Dieu au secours de qui, il le sait bien, il doit se hâter. Sa mission lui interdit la mollesse d'un hédonisme faisandé, la quête du plaisir pour le plaisir ; il lui faut poursuivre sa marche en avant, à la plus haute école de la sur-humanité.

De même aussi dans les chants suivants qui le mènent aux bords du Nil ; avec l'Égypte il trouve une fois de plus un royaume à bout de souffle, qui ne subsiste plus que par la misère des masses. Souterrainement déjà les travailleurs se sont organisés et la révolution va éclater. Dysséas y collabore, mais en aristocrate qui se demande s'il doit se bâtir une tour d'ivoire ou bien frapper de porte en porte et assumer sa part de toute souffrance. Neilos, le nom du chef des révoltés, est, on le sait, un anagramme de Lénine. Dysséas et Neilos, bientôt réduits à partager la même captivité, ne réussissent pas, lorsqu'ils discutent, à se mettre d'accord, car le Sur-homme refuse de croire à la toute-puissance des solutions économiques. Dysséas n'a foi qu'en son Dieu, la flamme

ihumaine qui le connsume. Il poursuit sa marche jusqu'au sombre cœur de l'Afrique. Sa troupe est constituée d'abord de pirates et ensuite, après l'échec de la révolution et lorsqu'il est contraint à la fuite, d'une bande d'autres désespérés et malfaiteurs auxquels il n'a rien à promettre sinon « la faim, la soif et Dieu ». Et, avec tout cela, il ne cesse de produire des dieux, de les mettre à l'encan, de les railler, de les déchirer et de les magnifier. Comme l'a noté Prévélakis, il n'est dans toute la littérature grecque aucune œuvre non proprement théologique où le mot « Dieu » revienne aussi souvent que dans cette épopée.

Au treizième chant, Dysséas est remonté jusqu'aux sources du Nil ; le paysage ressemble de plus en plus à une mise en scène pour un super-Zarathoustra. Au quatorzième chant, le héros gravit la montagne de l'ascèse, les degrés indiqués dans les *Asketiki*, à l'exception toutefois du dernier, là où le Moi et Dieu ne font plus qu'un. Dysséas se tient encore au niveau de l'action ; au quinzième chant il fonde sa ville selon le plan et les normes de la *République* platonicienne, le grand modèle grec de l'État socialiste. Lorsque la ville succombe à une catastrophe naturelle, Dysséas n'est plus qu'un ascète ; déjà le Zarathoustra de Nietzsche s'est totalement superposé à la figure du pirate. Au cours des quatre chants qui suivent ce seizième, tout reste situé sous le signe exemplaire de l'Apocalypse nietzschéenne ; ainsi le héros peut-il connaître des expériences extatiques et des rencontres avec des personnages qui symbolisent d'autres enseignements et d'autres sagesses, comme Bouddha, don Quichotte et, sous la forme du sombre fils de pêcheur, l'*Arabopoulos*, le fondateur du christianisme. Au vingt-deuxième chant, Dysséas entreprend la dernière étape du voyage : vers le Pôle sud, la transfiguration glaciaire, la mort.

9

Grâce à cette dichotomie, d'inspiration byzantine, où nous avions vu la structure fondamentale de son esprit, Kazantzakis désormais va pouvoir entreprendre ce qu'il est permis de considérer comme un dépassement du nietzschéisme. Avec son *Odyssée*, il avait atteint au paroxysme de l'a-christianisme, voire de l'antichristianisme. Dans les romans de la dernière période — et si l'on met à part *Capitaine Michalis* où domine l'élément patriotique — l'auteur s'engage sur la voie de l'hyper-christianisme. Avec *Sorbas*, il est vrai, c'est encore plutôt vers le bouddhisme et le communisme qu'il

paraît tendre, c'est-à-dire vers des réalités qui, dans la hiérarchie de ses valeurs (christianisme, bouddhisme, communisme, règne du Sur-homme), se situent plus haut que le christianisme des Églises. Mais, lorsqu'il y met en question la religion officielle, en même temps que la notion connexe de liberté patriotique, l'auteur est loin de négliger la perspective du simple chrétien. Car Sorbas, tout compte fait, fait bien figure de simple chrétien, encore que les exigences païennes de son corps soient fort impérieuses chez ce Grec errant, colporteur, industrieux, travailleur et aventurier. Lui qui a travaillé à libérer la Crète du joug turc, voici quelques-unes des questions qu'il se pose, à cet égard, dans une conversation avec son employeur, l'homme cultivé et le penseur qui parle, dans le livre, à la première personne :

> « C'est là, mon maître, un vrai miracle. Un étonnant miracle devant lequel la raison reste sans réponse. Toutes ces abominations, ces pillages, ces massacres auxquels nous nous sommes livrés pendant le soulèvement, le résultat a été la venue du prince Georges en Crète, la liberté. » Il me fixait en écarquillant les yeux, avec une expression de surprise : « Un mystère, murmura-t-il, un grand mystère ! Pour que la liberté vienne dans ce monde, est-il donc besoin de tant de meurtres et de crimes? Si je voulais m'asseoir ici et te raconter tous les crimes et tous les assassinats que nous avons commis, les cheveux se dresseraient sur la tête. Et pourtant ! Quel fut le résultat? La liberté ! Au lieu de nous envoyer son éclair et de nous foudroyer, Dieu nous donne la liberté. Je ne comprends pas. »

Et, plus loin :

> « Toi, je te dis que le monde est un mystère et l'homme une grosse bête. Une grosse bête et un grand dieu. Un gredin des corps francs, qui était descendu avec moi de Macédoine, un nommé Jorgaros, qui avait commis des abominations inimaginables, un sale cochon, se met à pleurer : « Pourquoi pleures-tu, Jorgaros? lui dis-je, — et moi-même mes yeux coulaient comme des fontaines, — pourquoi pleures-tu, cochon? » Mais il me prend dans ses bras, il se met à me lécher, et il pleure comme un gosse. Alors, lui qui était en général si près de ses sous, il tire sa bourse, vide dans son tablier les pièces d'or volées aux Turcs massacrés, ramassées dans les maisons pillées, et il jette tout cela en l'air, à pleines mains. « Comprends-tu, maître? C'est cela, la liberté ! »

Il est tout à fait conforme à l'essence même de l'esprit grec — l'antique et le nouveau qui retrouve, ici, la voie ancienne — de poser le problème de la plus grande virtualité offerte à l'homme sous la forme d'une interrogation concernant la plus haute liberté possible. Kazantzakis, qui prêtait à son Dysséas cette déclaration : « Qu'est-ce que la liberté? C'est de considérer en face le sombre abîme, avec un courage joyeux, comme son pays natal », Kazantzakis, qu'on vient

d'entendre parler par la bouche de Sorbas, va désormais répondre à la question sous une forme chrétienne. Non sous la forme, bien sûr, qui est familière à des esprits occidentaux, celle d'un christianisme épuré par l'histoire, mais bien plutôt sous la forme d'un christianisme exhaussé par la passion : d'un hyper-christianisme. Dans le plus célèbre de ses romans, *Le Christ recrucifié*, il indique une voie qui, à partir de cette portion-ci d'un monde coupé en deux, mène jusqu'au plus haut sommet. Une voie sanglante, elle aussi, mais ruisselant du propre sang de l'homme qui la suit. Il ne semble pas que, pour l'auteur, cette idée violente de « recrucifixion » ait seulement un sens effrayant et négatif : « Vous ne devriez pas recrucifier, comme on le fait chaque jour ! » — elle signifie aussi que le vrai chrétien ne cesse jamais d'être à nouveau crucifié, comme le pâtre Manolios, le héros du roman, qui. par là même, trouve sa liberté.

Ainsi Kazantzakis progresse vers sa plus hardie entreprise sur une voie qui est à l'extrême opposé de celle de Dysséas. Dans le roman qu'il a consacré au Christ, *La dernière tentation*, il révèle clairement ce que j'ai appelé son hyper-christianisme. Une des audaces majeures du livre est que son Christ — qu'il faudrait plutôt appeler un Sur-Christ, — au lieu de commencer sa vie sous les traits d'un charpentier quelconque, sort d'abord de plus bas : il s'agit d'un artisan au service des Romains et qui a, pour eux, taillé des croix destinées au supplice des révoltés juifs. Et cela en plein humilité, dans cet abaissement de soi qui est au-delà du christianisme, à ce niveau où Kazantzakis voudrait hausser le christianisme. A cette humilité correspond également le long, le douloureux refus devant la vocation de Messie. Dans la perspective d'un christianisme si passionnément paroxystique, il est significatif de constater comment s'infléchit telle parabole évangélique, par exemple celle des dix vierges, que l'auteur rapporte selon *Matthieu*, XXV (1-13), dans une langue si simple, si peu littéraire qu'elle pourrait être n'importe quelle autre langue orientale d'usage courant, comme l'araméen. Mais lorsqu'arrivent les vierges folles, trop tard, et qu'elles crient en vain — conformément au texte scripturaire — « Seigneur ! Seigneur ! Ouvre-nous ! », alors le Jésus de Kazantzakis, marque une pause et demande à l'un de ses auditeurs : « Qu'aurais-tu fait, Nathanaël, si tu avais été l'époux? » Il est forcé de répéter la question. Enfin vient la réponse, à voix très basse, pour que n'entende pas le gardien de la synagogue qui assiste à l'entretien : « J'aurais ouvert. » L'auteur ajoute : « Il n'aurait pu résister plus longtemps au regard du fils de Marie. » Jésus s'écrie joyeusement : « Salut

à toi, Nathanaël ! » Tout cela est déjà contraire à la lettre du texte saint.

La fin du roman, les pages les plus audacieuses que Kazantzakis ait jamais écrites, nous livre la réponse de l'auteur à la question de la véritable liberté. C'est cette liberté seule qui rend possible la « dernière tentation » ; elle en constitue la condition préalable. Dans l'histoire du roman européen, la réponse de Kazantzakis prend une forme dont l'audace est inouïe. Ou, pour mieux dire, c'est ici que la hardiesse de Joyce, révélant en un seul instant les secrets de toute une vie, prend pour la première fois un sens digne d'elle. Jésus en Croix, après avoir crié *Eli! Eli!* s'arrête et — telle est l'audace de Kazantzakis — voit se réaliser devant lui toutes les virtualités de sa vie terrestre : l'amour de Marie-Madeleine, la vie avec Marthe et Marie à la façon de celle de Jacob avec Léa et Rachel, la vie d'un patriarche, père d'innombrables enfants. Tout cela s'offre à son libre choix, au lieu de la mort sur la Croix ! La « dernière tentation », c'est qu'à la vie des sens Jésus puisse encore dire un ultime, un inutile oui, comme ce capitaine de vaisseau, dans *Alexis Sorbas*, un homme voué aux sens et nullement spirituel, qui, à l'heure où sa vie courait le plus grand péril, confesse que ses yeux se sont tournés vers son île natale et que son rêve fut de serrer son épouse dans ses bras. Mais que signifie cette « tentation », en vue de laquelle, c'est clair, fut écrit tout le livre, sinon la révélation de cette liberté offerte jusqu'au dernier moment à celui qui, s'éveillant enfin, reprend conscience de la terrible et douloureuse réalité, triomphe de la tentation en achevant le cri commencé : *Eli sabactani* : « Il s'écria : *Tout est consommé!* comme s'il se fût écrié : *Tout commence!* » — tels sont les derniers mots de l'ouvrage.

Comment les entendre? Quelle est cette réalité qui, de la sorte, « commence »? Est-ce le christianisme, la liberté du chrétien capable de dire et de redire non à la vie des sens? Ou cette puissance du Sur-homme qui jamais ne dit non à l'ascèse et à l'humiliation, à la souffrance et à l'abnégation, pourvu seulement que ces épreuves soient assez fortes et assez terribles? Venant de Kazantzakis, les deux réponses sont possibles ; seule paraît exclue, entre les deux moitiés du monde, une douce transition. Dans son tout dernier livre — celui que le traducteur allemand, en plein accord certainement avec l'auteur, intitule *Mon François d'Assise,* — le « mendiant de Dieu » apparaît délibérément comme un pendant de Dysséas, un pendant d'égale dignité qui, dans les excès de l'ascèse, ne va pas moins loin que le héros épique dans les excès de la volupté. Il semble pourtant qu'on puisse

discerner ici comme une sorte de tendre hommage, rendu par l'un des mondes à l'autre, dans cette scène où Loup, le sauvage chef de bande, converti par François sur l'Alverne, apporte au saint qui va mourir une corbeille de figues et de raisins — ces mêmes fruits que le corsaire de l'*Odyssée*, le héros surhumain de l'épopée, dans sa nacelle de glace, ayant senti leur arôme, désire recevoir des ombres qui lui font cortège, celles des femmes qu'il a aimées et de ses compagnons d'aventure, — ces mêmes fruits dont Dysséas fait finalement hommage aux trois Géants que l'auteur appelle ses « Destins », Tantale, Prométhée et Hercule, à leur tour apparus auprès de la barque où meurt celui qui marcha sur leurs traces.

Revenons maintenant à la couche mortuaire de saint François : on dirait bien que, d'une certaine façon, le chef de bande Loup est le représentant de Dysséas lorsqu'il met dans les mains du saint prêt à la mort une corbeille de fruits : « Je t'ai apporté, Père François, ces figues et ces raisins pour que tu leur dises adieu. N'aie pas peur d'en manger, je ne les ai pas volés. » « Alors, continue l'auteur, François passa la paume de la main sur les fruits doux comme le miel et cette fraîcheur lui fut un réconfort. Il détacha un grain de raisin, le porta à sa bouche. Il prit une figue, suça le miel qui en dégouttait : *Adieu, figues et raisins*, dit-il, *adieu, figues mes sœurs et raisins mes frères!* » Le poète satirique Hipponax disait jadis : « Figues noires, sœurs du raisin. » Cet arôme de la terre grecque nous réconcilie avec bien des aspects démesurés et baroques de cette œuvre étonnante que Nikos Kazantzakis déroula devant nous et qui nous a laissés le souffle court.

CHARLES KERÉNYI.

(Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac).

En route

ÉGYPTE

Lorsque enfin, aux approches des vastes bouches du Nil, la mer, la « Grande Verte » des hiéroglyphes se mit à verdir, une vieille chanson qui nous est restée comme un cri depuis les temps des Pharaons, emplit mon âme.

Nous sommes plongés, malgré nous, dans l'affreuse inquiétude de notre époque et un homme vivant ne peut plus voyager avec l'insouciance d'un touriste. Quelle valeur vivante présentent à l'heure actuelle les pyramides, les momies dorées, les gigantesques temples de Karnak, les statues de granit des rois? Et comment pourrions-nous encore savourer en toute simplicité ces deux merveilleux motifs décoratifs du désert — le palmier et le chameau?

La nuit, sur le sable auprès du feu, je prête l'oreille aux mille respirations lointaines, hallucinantes, rythmiques du désert ; toutes ces voix romantiques s'évanouissent devant le cri des grandes villes douloureuses. Notre temps a son propre cri, qui réduit au silence toutes les voix séduisantes de la sagesse et de la beauté. Combien différente est l'Égypte d'avant la catastrophe mondiale — cette grande ligne sanglante qui divise en deux notre époque et notre cœur — à celle qui aujourd'hui surgit devant l'œil d'après guerre! Car la guerre non seulement a transformé le monde mais, et c'est là l'essentiel, elle a façonné un œil nouveau.

Soudain, inconsciemment, à l'heure où je contemplais la plaine basse et grasse du Nil, ma pensée écarte les ors et les couleurs et les petites danseuses égyptiennes et les pharaons triomphants et les dieux à face de monstres ; et j'entends monter du sable, monotone, comme un chant de fellah, l'effroyable cri — millénaire et moderne — du poète anonyme et prolétaire de Memphis :

« J'ai vu ! J'ai vu ! J'ai vu ! J'ai vu les forgerons devant le feu ; leurs doigts sont noueux comme la peau du crocodile, ils sont imprégnés d'une odeur fétide. Les laboureurs peinent toute la journée dans les champs ; la nuit ils travaillent encore. Le barbier rase tout le jour ; il va de porte en porte en quête de clients ; il s'use les mains pour se remplir le ventre.

« La maladie guette le maçon, car il travaille toujours au soleil, accroché aux arêtes et aux toits des maisons. Le soir

il rentre chez lui et bat ses enfants. Le tisserand est malheureux dans son atelier ; les genoux lui montent à l'estomac ; il respire un air vicié ; et pour voir la lumière du jour, il lui faut corrompre le gardien.

« Avant de se mettre en route le facteur fait son testament ; car il risque d'être dévoré par les fauves et les hommes ; à peine rentré chez lui il s'apprête à repartir. Les doigts du teinturier puent le poisson pourri ; ses yeux sont fatigués, il passe ses heures à taillader des tissus. Le savetier mendie toute sa vie ; pour ne point mourir de faim, il peut manger les peaux qu'il travaille... »

Cette poignante mélodie montait de toute l'Égypte baignée de soleil, au matin de mon arrivée. Si j'entrais dans ce pays à l'époque de saint François, j'entendais l'âme humaine, damnée dans l'idolâtrie, appeler le Christ à son secours. Si je l'abordais au temps de Gœthe, je goûtais la mâle harmonie qui se dégage des gigantesques temples et j'écoutais, frémissant d'allégresse, la voix des prêtres sages, initiant aux mystères de la vie et de la mort, la jeune Hellade extasiée.

Mais je voyage à l'époque où l'âme humaine, asservie à la machine et à la faim, lutte pour le pain et la liberté. Le cri du travailleur est aujourd'hui le cri de la Terre. Et d'un bout à l'autre de l'Égypte, au cours de mon pèlerinage, ce cri déchirant allait au-devant de moi et me guidait.

***

Nature fellahine, paisible, féconde, asservie. Plaine limoneuse, plantée de coton, de fèves, de maïs. Palmiers, mimosas, figuiers de Barbarie. Ciel lourd, couleurs denses ; l'air gorgé d'humidité. Les corbeaux bien nourris, descendent se promener aux bords des sillons labourés. Les cigognes somnolentes, hiéroglyphiques, se tiennent sur une patte aux rives du fleuve.

Le fellah, fragment du paysage, pétri du même limon, se penche sur le Nil et lève et rabaisse la grue, puise l'eau et remplit les sillons. Serf fidèle, il continue le geste millénaire de ses aïeux. Le même front étroit, les mêmes yeux noirs en amande, les mêmes lèvres épaisses et ourlées, le même crâne pointu, brûlé par le soleil.

Les femmes malpropres, souples, aux yeux fardés, descendent vers le fleuve, remplissent les cruches noires, les posent sur leurs têtes entourées de bandelettes et remontent lentement, en files. Les anneaux de bronze luisent autour des minces chevilles, rongées par le soleil, enduites de boue.

Paisible s'ouvre et s'étend vers la mer, l'éventail vert du

Delta ; au manche de l'éventail, tel un rubis, le Caire resplendit et miroite. Puis, irrégulier comme un dattier, commence, s'allongeant vers le Sud, le tronc mince de l'Égypte. L'artère profonde et azurée du fleuve entre deux étroites bandes vertes ; à droite et à gauche, à perte de vue, le sable gris du désert. Des oiseaux rouges planent au-dessus des eaux, les champs de canne à sucre se multiplient, la plaine commence à onduler.

Pour s'ouvrir un chemin, de l'Afrique centrale à la Méditerranée, à travers 6 500 kilomètres, le fleuve a rongé les rochers durant des millions d'années. Des montagnes jaunes et nues se sont élevées ; entre elles, l'eau bleue coule et fertilise le sable maudit. L'air devient sec. Le désert fume, les hommes brunissent de plus en plus ; du bronze ils passent au chocolat, puis commencent les races toutes noires, aux reflets bleus métalliques.

Les oiseaux deviennent multicolores ; des bandes de marabouts, aux fines aigrettes, des hirondelles bleues, aux jabots cannelle. Les hommes sont plus minces, les femmes ont des anneaux au nez, les enfants roulent dans la boue et mangent de la canne à sucre.

Les montagnes au soleil couchant rosissent, les chameaux passent balançant lentement le cou, les fellahs puisent de l'eau et arrosent la terre en chantant — tout semble heureux et calme et rien ne manque, sauf un cœur romanesque pour se laisser prendre à cette sérénité

Mais derrière ce masque de quiétude, je distingue le visage angoissé et douloureux de l'Égypte. Toute cette ligne étroite et longue qui verdit parmi le sable sinistre, c'est l'effort terrible et constant de l'eau et de l'homme. Que la lutte cesse un instant et tous ces ornements éphémères de la terre — arbres, oiseaux, hommes — seront engloutis par le sable. L'Égypte n'est pas tout bonnement, comme dit Hérodote, « un don du Nil », c'est le dur labeur quotidien que ce grand dieu d'Égypte impose à l'homme. Jour et nuit, des milliers d'années durant, le fellah travaille, lutte, pour capter la force sauvage et désordonnée du Dieu. Il canalise régulièrement son inondation et crée, avec lui, l'Égypte à la sueur de son front.

Des trois grands fleuves de l'antiquité — le Nil, l'Euphrate, le Gange — le Nil est le plus sacré.

C'est lui qui charrie la terre et forme les alluvions ; c'est lui qui couvre ensuite le sol et le fertilise, engendrant les plantes, les animaux et les fellahs ; c'est lui, enfin, qui force les hommes à collaborer, à s'organiser, à découvrir les premières sciences.

Mystérieuses étaient ses sources dans l'antiquité. Les prêtres égyptiens prétendaient qu'il descendait du ciel ; ils en firent un dieu débonnaire, couché sur le sable, grand-père gigantesque, sur lequel grimpent ses innombrables petits-enfants minuscules.

Ses sources sont secrètes et obscures comme les sources de Dieu ; son visage miroite comme l'étoile Aldébaran et ses couleurs varient : vert, sanglant, boueux, azur. Trois hommes — dit une vieille tradition égyptienne — jurèrent de ramer toute leur vie vers le Sud, pour découvrir les sources mystérieuses du Nil. Au bout de dix ans, l'un mourut ; dix ans plus tard le second mourut aussi et l'eau coulait toujours ; lorsque le troisième eut cent ans, il s'étendit comme une momie dans sa barque, pour attendre la mort. Une voix consolatrice s'éleva alors des eaux et murmura à son oreille : « Bienheureux es-tu, car nul parmi les hommes n'a parcouru plus d'eau que toi ! Bienheureux es-tu, car mes sources, pour lesquelles tu as tant souffert, tu les trouveras maintenant en descendant parmi les ombres ! »

Aujourd'hui le grand mystère est résolu. Le Nil prend sa source dans les grands lacs d'Afrique ; il grossit par les pluies, en février, entraîne les terres des plateaux d'Abyssinie, se divise en deux branches : Nil blanc, Nil bleu ; toutes deux se rejoignent à Khartoum ; le Nil reprend son cours dans son lit séculaire, dépose en débordant le limon et crée, à droite et à gauche, une mince bande de terre fertile — l'Égypte.

En été, le « hamsin », le terrible vent d'ouest, dessèche l'Égypte. Les arbres sont noyés dans la poussière, les herbes sont brûlées, les hommes et les animaux ne peuvent respirer. Le fleuve se retire, baisse, diminue. Toute la vie de l'Égypte est en danger ; le désert, toujours aux aguets, avance, jusqu'à l'engloutir.

Mais les neiges commencent à fondre en Abyssinie et le Nil s'enfle ; il accourt en bondissant. En avril, la vague impétueuse se trouve à Khartoum, le nilomètre monte, la joie inonde terre, animaux, humains. L'œil distingue à peine la hausse quotidienne. Des héraults parcourent les villages et annoncent le nombre des degrés. Les digues de terre se renversent, les insectes renaissent, les enfants des hommes se réjouissent comme des cigognes, les poissons luisent et folâtrent dans la vague boueuse, au-dessus les oiseaux volent en bandes...

Le Nil verdit, puis rougit comme du sang, puis devient boueux et recouvre la terre. Il emplit les canaux et les citernes, toute l'Égypte est un lac où surnagent les villages et les arbres.

Sur une pyramide, on lit ces mots de joie écrits trois mille ans avant Jésus-Christ : « Ceux qui voient monter le Nil tremblent. Mais les champs rient, les berges fleurissent, les offrandes des dieux descendent du ciel. Le cœur des dieux danse. »

Vers la fin août le Nil atteint son niveau le plus haut. Puis, lentement, il se replie. La joie finit, l'époque pénible commence pour le fellah : labourage, semailles, irrigation, fauchage. Enfin la dernière face, la plus tragique du travail : l'arrivée du maître — le même personnage séculaire sous des noms différents : pharaon, prêtre, suzerain, négociant, usurier — qui draine la récolte.

Le Nil n'engendre pas seulement la terre, les arbres, les animaux, les hommes. Il engendre encore les lois et les sciences premières. La crue peut devenir néfaste, si elle n'est réglée par les hommes. Ils sont donc contraints de s'organiser, de collaborer, afin de pouvoir s'approprier la crue ; il leur faut élever de hautes digues pour freiner son élan et amener le trop-plein d'eau dans un immense réservoir.

Les hommes s'organisent en société et découvrent les sciences hydrauliques. Bientôt après ils sont forcés de découvrir la géométrie. Les bornes de terre qui délimitent les champs, sont détruites chaque année par les inondations ; la propriété de chacun doit donc être tracée clairement et consignée d'une façon précise dans un registre du cadastre. Le Nil fut ainsi la cause qui créa la loi — la science qui sépare.

Chaque province est tributaire de l'autre et sa prospérité dépend de la distribution régulière de l'eau ; ainsi le Nil contraignit les hommes à adopter une rigoureuse hiérarchie, rassemblant tout pouvoir à un centre politique, chargé d'administrer et de répartir l'eau en toute justice : la monarchie absolue des pharaons prenait fatalement naissance.

J'erre sur les rives parmi les roseaux ; je regarde avec effroi cette eau muette qui bouge. Lourd, silencieux, le Nil s'agite, s'efforce, guidé par l'homme, de féconder en la frôlant, en l'arrosant, en la violentant, l'étendue déserte. Celle-ci, pour un moment, se donne ; elle s'ouvre, fructifie, donne le jour à des palmiers, des animaux, des fellahs — mais derrière les arbres, derrière les épaules des hommes qui puisent l'eau, je distingue en frissonnant les yeux de l'autre désert, du désert indompté, qui luisent.

Je n'oublierai jamais comment, un jour, du haut de la colline d'Héliopolis, je surpris soudain, tout près, entre les feuilles vertes d'un bananier, le désert aux aguets. Mon cœur se serra : je sentis que ce tigre effrayant, tôt ou tard, aurait le dessus. En vain le Nil s'étale sur une insignifiante bande de sable et la féconde. Jusqu'à quand? Les pauvres hommes

demi-nus puisent de l'eau, creusent des rigoles, sèment des grains, bêchent, luttent. Qu'un seul moment le Nil tarisse — et il tarira — tout retombera dans le sable gris, immobile et indomptable.

C'est avec raison que les prêtres offraient au Nil des sacrifices ; ils élevaient les mains et chantaient ses louanges :

« Salut, Nil, qui t'incarnes dans la Terre et qui viens pacifique vivifier l'Égypte. Tu dissimules ton passage à l'ombre, tu étends ta vague sur les jardins et donnes la vie à toute chose assoiffée. Maître des poissons, père du blé, créateur de l'orge, lorsque tes doigts cessent de travailler, des milliers d'êtres sont anéantis, les dieux disparaissent, les troupeaux s'affolent. Mais quand tu paraîs la terre crie de joie, chaque ventre est dans l'allégresse, chaque dos est secoué de rires, chaque dent se met à mâcher. »

Et voici que quatre mille ans plus tard, le plus important poète de l'Égypte moderne, Ahmet Bey Chawky, d'une même adoration célèbre le Nil :

Tes eaux se transforment en or et tu noies
La terre pour la ressusciter plus belle.
Ton cours est ininterrompu
Comme une loi éternelle d'amitié et d'amour
Et de ton étreinte la vallée emporte
Une vie abondante.

LE CAIRE

Voici l'Orient tel que nous l'aimons — plein de lumière, de couleurs, d'ordures ; centre des générations innombrables surgies de la boue du fleuve, séchées comme des briques au soleil et retournées à la boue.

Dans les rues du Caire je me réjouis en contemplant toute l'humaine moisson du Nil : fellahs maigres et sveltes, dévorés par le travail et la faim. Coptes rusés et gras, Bédouins élancés, silencieux, ceinture étroitement serrée, regard d'aigle ; nègres aux lèvres pendantes, roulant le blanc des yeux, femmes aux yeux fardés, aux lourds anneaux de bronze à leurs chevilles d'esclaves ; parmi ce grouillement humain sombre et bariolé, qui sent le musc et le fumier, les blancs européens, sous le soleil arabe, paraissent blêmes, inodores et souffreteux.

Dans un large plateau de cuivre une fellahine porte sur la tête deux bébés comme deux grands poissons. Trois nègres, ceints de longs yatagans, battent des tambours ; un vieux

chameau, couronné de fleurs, suit en boitant ; les noirs, joyeux s'égosillent à crier : « Demain, dans la boucherie d'Ahmet Ali, on abattra ce tendre chameau. Heureux qui en goûtera ! »

Un encensoir fumant à la main, un vagabond entre et sort vivement dans les boutiques. Le soleil est au zénith ; les rues s'emplissent des djélébiehs, les aromates dans de grands sacs de paille jaune embaument ; une fille élancée, onduleuse, passe nue-tête en répandant un violent parfum de musc ; elle relève jusqu'aux genoux sa robe transparente et sourit.

Sur une petite place un vieillard s'introduit dans la bouche des poignées de coton, les mâche et feint de les avaler. Un autre personnage surgit et de ses doigts en pince, retire un fil interminable de la gorge du vieillard ; une femme enfin, le troisième comparse de la troupe, prend le fil, le coule sur la quenouille et se met à filer. La bouche du vieux une fois vidée, un plateau à quêter fait son apparition et la foule se disperse.

Brusquement les pleureuses traversent le trottoir en courant, lèvent et abaissent les bras, se déchirent la face ; derrière elles, couvert d'une étoffe verte, étendu sur un haut cercueil, le mort, en turban blanc.

De lourdes senteurs de cannelle, de clous de girofle et d'encens : nous voici dans le fameux marché couvert où se vendent tous les parfums de l'Arabie. De grands pilons de fer à la main, des pâles éphèbes battent dans de profonds mortiers de granit. De vieux, assis sur une natte, genoux pliés, mélangent des aromates, malaxent dans de petits bols de marbre des pommades mystérieuses et les femmes s'arrêtent, relèvent légèrement leurs voiles et marchandent à voix basse — khol noir pour les yeux, henné rouge pour les ongles, huile aromatique de Bagdad, eau de rose, musc, onguent secret, tous les complices sacrés de l'amour.

Plus loin commencent les petits ateliers où l'on travaille le cuivre et l'argent. Penchés sur les primitifs outils traditionnels, les artisans absorbés tout entiers par leur œuvre, bossellent sur le métal les ornements centenaires — gorgones, lions, cyprès, paons, versets du Coran.

Je monte sur les murs en ruine de la vieille cité ; des heures durant j'erre autour des merveilleux tombeaux des khalifes. Mosquées divines, minarets pleins de grâce et légèreté, tout blancs dans le bleu sombre du ciel. En bas, la ville bruit comme la mer, le soleil commence à baisser, l'air se colore et fraîchit. Autour des maisons je distingue le désert qui guette et assiège la cité. Sur le sable l'immense robe du

Caire est épanouie ; le Nil l'arrose, elle fleurit. L'air est emplit de volupté et de mort.

La nuit, en retournant par les ruelles étroites de la vieille ville, je tombe brusquement dans un quartier bizarre, louche, plein de lanternes, de femmes et de chambres à coucher. Sur chaque seuil, assise, debout, une femme au torse nu, appelle les clients. Les chairs brillent, certaines bleu sombre, d'autres chocolat foncé, d'autres blanches et poudrées, des marques européennes. Derrière elles, éclairé par une petite lampe de pétrole s'étale d'une extrémité à l'autre de la pièce, un large lit. Au coin, une petite cruche d'eau et sur le mur une serviette sale.

Au-dessus des portes se balancent les armoiries diverses des femmes : un immense lézard, un rat empaillé, une estampe : un crocodile avale une femme, une gorgone serre un voilier sur sa poitrine. Tantôt une inscription en fer-blanc : « A louer » écrite dans toutes les langues.

Une jeune femme aux grosses lèvres fardées, aux magnifiques yeux en amande, tient entre ses genoux un brasero plein de charbons ardents ; elle fait griller du pain et le mange. Plus loin dans la rue une horrible mégère cuit de petits crabes qu'elle vend aux passants ; l'air autour d'elle sent la mer.

J'entends au passage une grosse Italienne qui bavarde avec sa voisine : « Et chez toi, ça marche? »

L'autre répond joyeuse : « J'ai fait deux pantalons et trois djélébiehs ! »

PALESTINE

JÉRUSALEM CHRÉTIENNE

Au matin, lointaine, perdue dans la brume, apparaît la Terre Promise. Une lune blanche sur la mer. Les hautes montagnes de Judée roses d'abord, se revêtent peu à peu d'un bleu léger ; plus tard elles s'effondrent dans la puissante lumière du jour.

Jaffa surgit sur la longue plage blonde. A gauche, la nouvelle ville, l'orgueil des sionistes, Tel-Aviv, la « Colline du Printemps ». Des mouettes arrivent de la côte, les papillons se multiplient sur les agrès. Les vieilles femmes se lèvent, rangent leurs baluchons, rattachent le mouchoir sur la tête et se signent en pleurant...

Samedi saint. Midi. L'Église de la Résurrection bourdonne comme une ruche immense, les dalles sont encombrées d'Arabes

chrétiens en fez, aux djélébiehs sales et multicolores. Sous les voutes de l'église, étendus sur les nattes, sur des tapis rouges, hommes et femmes ont passé la nuit en attendant l'heure où jaillira du Saint-Sépulcre le feu sacré.

Des cruches grises ornées d'arabesques oranges circulent de main en main parmi la masse humaine grouillante, campée dans le lieu saint. Sur des réchauds, devant les saintes icônes, fument les cafetières. Les mères dégagent leurs seins brûlés par le soleil et allaitent leurs enfants. Les uns d'une voix gutturale chantent la passion du Sauveur ; les autres, retirés dans des coins obscurs du temple, taquinent leurs femmes sous les couvertures bariolées et soudain, dans l'ombre fraîche du temple jaillissent des rires de femmes chatouillées.

Un seigneur abyssin, mince, svelte comme un jeune palmier, fend la foule, drapé dans son manteau de soie verte. A mes pieds vient s'accroupir une négresse plantureuse, crasseuse, aux yeux sombres d'animal, aux seins énormes et flasques. Relent fort de chairs malpropres en sueur, de vin, d'ail, de cierges allumés et d'encens.

Brusquement un parfum inattendu où s'épanouissent toutes les roses d'avril. Je me retourne : une fellahine passe tenant haut, comme un cierge allumé, une petite rose qu'elle va déposer sur le Tombeau.

Des milliers d'Arabes brandissant de grands cierges et des bannières à l'effigie du Christ envahissent la cour. Un vieil Arabe saute d'épaule en épaule jonglant avec deux grandes épées nues : il danse, écume, on ne lui voit plus que le blanc des yeux. Les cierges fixés à sa ceinture fondent dans la fournaise goutte à goutte. La foule piaille, hurle, bat des mains, s'élance en rugissant autour du Saint-Sépulcre.

Les Arméniens accourent. Leurs bannières ondulent dans l'air embrasé. Les enfants de chœur, vêtus de jaune, élèvent leurs voix fraîches dans l'atmosphère suffocante. Voici les Coptes, les Abyssins, les Bédouins nomades, les Syriens, les Maronites. Cinq à six Russes, quelques Américains, froids et absurdes dans cette exubérance asiatique.

Les colonnes du temple sont chargées jusqu'à la voûte de grappes de Bédouins. De gros bouquets de cierges se balancent dans l'air au-dessus de la cohue : on les allumera tout à l'heure, à l'instant terrible où descendra le feu sacré.

Un fellah, la tête étroitement serrée de cordelettes en poil de chameau, saute sur les épaules d'un nègre, brandit un cierge enrubanné de rouge, et conjure frénétiquement le Christ d'apparaître. La foule gronde, les bras basanés se dressent et s'entrechoquent, les anneaux de cuivre sonnent ensanglantés. Tous les Orientaux, Nègres, Bédouins, Abyssins,

hurlent, rient, soupirent, regardent en l'air anxieusement. Un jeune homme s'est évanoui, on le porte, tout raidi, dans la cour. Un vieux prêtre copte, maigre, en soutane blanche et ceinture rouge tombe écumant sur les dalles, dans une crise de haut mal. De vieilles femmes se précipitent sur lui hagardes et exaltées. Leurs bras, leurs fronts et mentons sont tatoués de croix, de gorgones, de versets de l'Évangile ; elles se disputent, toutes s'acharnent à qui touchera ce vieux corps pantelant ; car un esprit invisible et redoutable s'est abattu sur lui.

La lourde dalle de marbre qui recouvre la place où fut étendu le Christ après la descente de la Croix est léchée, rongée de baisers. Depuis des siècles, les générations des hommes se jettent sur cette pierre et la frôlent de leurs lèvres ardentes. « Si chaque mille siècles, dit Bouddha, une plume de paon passe sur une montagne de granit il arrivera un jour où la montagne, rongée s'effritera. » C'est ainsi que les innombrables pieds des fidèles ont élimé toutes les dalles de l'église et de la cour, c'est ainsi que le tombeau du Christ, le rocher du Golgotha, la pierre renversée par l'ange, s'effritent sous les lèvres des hommes.

Haletants, la langue pendante, les fellahs se précipitent ; ils sifflent, ils grincent des dents, ils sont aveuglés par des taies, leurs dents étincellent toutes blanches. La sueur coule de leurs mentons. Les cloches sonnent, un vent de folie souffle sur les têtes. L'air s'emplit d'une présence invisible. S'il n'y avait pas dans l'église des prêtres et des gens civilisés, les fellahs eussent réussi à ressusciter le Christ, ils l'eussent vu prendre corps en l'air et descendre sur terre. Non point comme une idée ou un fantôme mais comme un être vivant et parlant. Ils lui donneraient du miel et du poisson et Christ mangerait. Ils le toucheraient et leurs mains s'empliraient de chair.

En ce moment une mélodie d'une douceur ineffable s'élève ; les suisses majestueux avancent lentement en frappant les dalles de coups rythmés ; suivent les enfants de chœur, les évêques aux chapes d'or, le Patriarche à la barbe toute blanche.

Les mères dressent leurs enfants sur les épaules, les fellahs demeurent immobiles, lèvres pendantes. Le Patriarche s'incline et entre seul dans le Saint-Sépulcre. La minute se suspend sur toutes les têtes, comme une épée. Tout à coup, une lueur s'élance : le Patriarche apparaît tenant une grande gerbes de cierges allumés. A l'instant, l'église entière est envahie par les flammes. Les uns tiennent de gros cierges, d'autres, trente-trois petits cierges qu'ils allument en se

précipitant vers le Patriarche. Frappés d'une folie délirante ils se déversent dans la cour, ils tiennent leurs mains à la flamme, la passent sur leur visage et se précipitent sautant les uns sur les autres vers leurs maisons pour y allumer le feu sacré nouveau.

L'église se vide. Ces clameurs effrayantes, cette foule en délire, ces rugissements, ces flammes qui tout à l'heure embrasaient le temple, c'était donc un rêve hallucinant qui s'abattit sur ma tête? Mais tandis que seul maintenant j'erre dans l'église, voici que les dalles sont jonchées de pelures d'oranges, de grains de tournesols, de noyaux d'olives et de bouteilles brisées.

Jour de Pâques. Midi. Je parcours l'église de la Résurrection éblouissante de lumière. Les fleurs d'oranger éparses écrasées, exhalent une odeur de pourriture. Une vieille s'agenouille devant la dalle de la Descente ; debout, auprès d'elle, sa fille, toute pâle, lui remet une à une les pièces de son trousseau. Ses gestes sont lents, pathétiques. La vieille mère passe les vêtements sur la pierre luisante en murmurant de mystérieux exorcismes. La chemise de grosse toile qui sera la chemise nuptiale, les bas de laine rose, les taies d'oreiller, les draps, les bracelets de bronze, les longues boucles d'oreilles en argent massif... La jeune fille, immobile, reprend les vêtements d'entre les vieilles mains et les entasse dans une besace de laine.

Sous une coupole, entre deux colonnes, se tient un tout jeune prêtre abyssin, maigre, d'une ossature fine, petite barbiche au poil rare frisé. Il appuie le menton sur une haute canne de roseau et regarde les dalles d'un œil triste et soumis. Debout, près de lui, une fellahine drapée de noir, mince, passionnée, aux yeux immenses, tient un cierge allumé. Sans regarder son compagnon elle lui parle lentement, harmonieusement, et ses larmes coulent sans trêve. Appuyé contre une colonne voisine, j'ai longtemps prêté l'oreille à la douce et mystérieuse lamentation de la femme ; il me semblait écouter un filet d'eau courir indéfiniment vers la mer sur un lit de petits cailloux. Jamais je n'entendis cœur de femme fondre avec une telle ardeur, une telle résignation et s'épancher ainsi dans le cœur de l'homme.

Tout à coup, pour la première fois, je sentis dans ce temple, la présence de Dieu.

JÉRUSALEM MUSULMANE

Je contourne la Mosquée d'Omar et mon cœur tressaille joyeux, sans souci, tel un jeune chevreau bondissant dans

l'herbe. Je ne m'adresse pas au ciel — cette terre m'apparaît bonne et remplit tous mes désirs. Je m'asseois sous l'ogive arabe, dans l'ombre bleue, et je sens que toutes choses sont merveilleusement adaptées à mes cinq sens et que la vie est une oasis de fraîcheur au milieu d'un immense désert.

Par les meurtrières étroites des murailles éclate devant moi la vision de Jérusalem. Là-bas, les montagnes de Moab fument légèrement, bougent dans l'air embrasé, se fondent dans la lumière. En face le Jardin des Oliviers, calciné, assoiffé, rongé de poussière. A mes pieds la cité dévorée par le soleil, les maisons basses, chauves comme des crânes, les chameaux à la démarche cadencée passent indéfiniment comme s'ils s'étaient mis, depuis des millénaires, en route.

Je me dis : Sur ce sommet que je foule se dressait Jéhovah, les narines dilatées pour aspirer les sacrifices et se délecter de l'odeur du sang. Tout autour s'élevait le grand temple de Salomon, forteresse inexpugnable du Dieu vindicatif. Je revivais sa vie gorgée de sang, de haine et de clameurs guerrières. Je voyais les têtes obstinées de la race hébraïque, aux fronts implacables, aux nez d'aigle, aux nuques inflexibles...

Je me retourne ; le précipice sanglant de Jéhovah a disparu ; la mosquée d'Omar se lève dans le soleil comme un jet d'émeraudes et de saphirs. Elle monte, se diapre dans l'air, s'arrondit mollement et redescend. Elle ne veut pas abandonner la terre.

Séduit, je m'approche. Les lettres arabes s'entrelacent comme des fleurs, forment des versets du Coran, s'enroulent comme des lianes autour des colonnes, fleurissent sous les arcades. Elles embrassent doucement et emprisonnent Dieu dans la vigne douce de la terre.

Dès que je passe le seuil et que je me plonge dans l'ombre fraîche mes paupières s'ouvrent heureuses. Au début, aveuglé par la lumière du jour, je ne distingue rien ; une douceur seule se répand sur moi et m'apaise comme un bain. Je m'avance frémissant d'attente ; c'est ainsi que doivent avancer les fidèles musulmans, après la mort, dans l'ombre de leur paradis.

Je marche, bras tendus en avant, et petit à petit mes yeux voient : les vitraux s'élèvent comme des soleils, la coupole s'éclaire, les détails s'approchent en dansant à travers l'ombre azurée — lignes, ornements, versets du Coran, animaux irréels.

Un fidèle agenouillé sur la natte, prie, le visage tourné vers la Mecque. Il appuie le front contre terre avec la confiance de l'enfant appuyé au sein de sa mère. Il reste ainsi de longs moments. Puis, il se relève lentement, sa face resplendit, il

regarde là-haut la coupole verte et dorée. Ses yeux en extase, suivent la chasse obstinée des lignes. Quelle doit-être la surprise et la joie du fidèle quand il découvre que toutes ces lignes et ces couleurs ne sont pas des jeux frivoles de la fantaisie mais une parole consolatrice et sévère du Prophète. Heureux le cœur qui parvient à saisir à travers les apparences la phrase divine et en comprend le sens simple et profond.

Christ a dit : « Méprisez la terre et ses biens. Loin de la terre visible est la vérité invisible, par-delà l'existence éphémère de la terre luit l'immortalité. » Apollon, debout sur le marbre, recommande : « Accorde ton cœur au rythme de la terre, jouis avec sérénité du beau visage des choses. Hors de ces choses tout est chaos. » Et le Bouddha, le doigt sur les lèvres, regarde en souriant de son œil profond, voluptueux et malin et nous entraîne vers l'abîme.

Aujourd'hui, dans la mosquée d'Omar, cherchant à discipliner les inquiétudes de mon cœur, je tâche d'harmoniser ce que j'aime le plus en ce monde : esprit lucide et sainte folie. Je regarde longuement, comme un fidèle, la coupole et la mosquée : le jeu compliqué des lignes arabes transforme les plantes et les bêtes en ornements, les ornements en lettres, les lettres en révélation divine. Ainsi, peu à peu, nous découvrons Dieu et nous le contemplons émerveillés, comme on contemple un souverain, à travers le dense feuillage de son jardin.

Deux pigeons d'un blanc immaculé pénètrent et illuminent la pénombre de la mosquée. Perchés sur une colonne ils se mettent à roucouler et la maison du Dieu oriental fut saturée d'un long soupir amoureux.

JÉRUSALEM ISRAÉLITE

Je me hâte à travers les sombres ruelles de Jérusalem. Arquées comme les allées d'une église gothique, elles sont fraîches, bourdonnantes, emplies d'odeurs d'épices, de fruits pourris et de sueur.

Les flots humains montent et descendent pressés et multicolores. Les Arabes, la corde en poil de chameau enroulée autour de leur tête, les Turcs au fez rouge, les femmes musulmanes enveloppées dans leurs férédjés, les Européens en casque colonial, enfiévrés et grotesques.

Les yeux des Juifs brillent sarcastiques et inassouvis. Les Musulmans au calme sourire fument tranquillement leur narguilé et vous dévisagent avec indifférence et un léger mépris.

Je fends rapidement la masse humaine fasciné par les

couleurs, les parfums et le bruissement de l'Orient sordide et merveilleux. Il me tarde de venir au mur délabré du temple de Salomon. Le soleil décline. Sous les arcades aiguës le couchant éclate soudain ensanglanté. Les visages bruns des Arabes reflètent des lueurs métalliques et, pour un moment, les faces blêmes des Juifs s'avivent de sang.

Deux vieux rabbins marchent devant moi vêtus de tuniques fantastiques : l'une est de velours jaune canari, l'autre de soie vert perroquet. Dans les venelles sombres du quartier juif, ces deux vieillards brillent comme deux astres incandescents.

Tout à coup des voix d'hommes qui psalmodient et se lamentent. Je m'arrête charmé. La complainte me semble suave comme une pluie printanière sur les jardins fleuris. J'avance et me voici devant la muraille sacrée, unique vestige du temple de Salomon. Haut mur fait de grosses pierres jointes sans mortier ; l'herbe a poussé sur le sommet ; plus bas, à hauteur d'homme, les pierres sont rongées par les caresses, les frottements et les baisers.

Une cinquantaine de Juifs, appuyés contre la muraille, serrant entre leurs mains la Bible, poussent des cris. Un rabbin, à la barbe inculte, lourd bonnet de fourrure sur la tête, tunique de soie noire, balance le buste et psalmodie en cadence. Près de lui quelqu'un piaille. Un gros monsieur en redingote de soie verdâtre, haut de forme, déroule une corde de crin, la passe à sa taille et commence, lui aussi, à se balancer. Un vieillard incruste son visage dans une fente du mur et pleure silencieusement.

Il en arrive constamment. Ils baisent la muraille, se frottent la face contre la pierre, soupirent. Un nain — fez rouge enroulé d'un turban noir, barbe luisante d'un noir de corbeau — va et vient sans relâche et semble plongé dans un abîme de désespoir. Voici des rabbins en tunique orange, en voici d'autres en bleu, mauve, blanc. Ils ont l'air de vieux comédiens déchus. La foule les entoure et entonne le bourdonnement de lamentation. Deux enfants, huit à dix ans, baisent le mur très bas en pleurant ; le nain s'approche, embrasse les deux enfants et pleure.

A gauche, tout à l'extrémité se tiennent les femmes. Une jeune fille — cheveux noirs et bouclés, châle jaune, anneaux d'or aux oreilles, bouche fardée — est appuyée contre le mur et regarde les hommes avec un sourire oblique. Ses yeux sont encore rouges de larmes mais elle se sent soulagée et la force de la jeunesse l'inonde ; elle a oublié la malédiction divine, le démembrement et le martyre d'Israël et offre aux hommes son amoureuse et sereine ardeur. Elle devine obscu-

rément que c'est là l'unique moyen de perpétuer et de sauver la race, afin qu'un jour ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants puissent reconstruire le temple et sauver Israël.

Mais les vieillards et les petites vieilles continuent de gémir. Un vieux voudrait se détacher de la muraille mais dès qu'il s'en éloigne, il s'y traîne aussitôt. Un autre qui ressemble à un petit chinois, avec sa moustache mince et retroussée, s'est assis en tailleur ; il remue la tête et, le buste en cadence, psalmodie d'un air traînard et distrait comme un enfant lassé qui pleure.

La malédiction du Dieu terrible tombe sur toutes ces têtes : « Je les exilerai, je les livrerai à l'extermination et à la risée éternelle. J'écarterai d'eux les cris de joie et la voix de l'épouse, le parfum de la myrrhe et l'éclat de la lampe. » Dispercés sur la terre ils errent en tremblant depuis deux mille ans de pays en pays, ils se cachent dans les ghettos sans soleil. Au moyen-âge de hautes murailles les séparaient du reste de la cité ; les portes s'ouvraient le matin et se refermaient le soir. Ils portaient sur l'épaule, la tête ou la poitrine, un morceau de toile rouge ou jaune en signe d'infamie. Dans le Midi de la France ils portaient le bonnet jaune, en Allemagne le capuchon vert ou rouge, afin qu'on puisse les distinguer et le tourner impunément en dérision.

Lorsqu'on les faisait monter sur le bûcher on les revêtait d'une soutane noire peinte de croix, de flammes d'enfer et de démons ; ils s'avançaient parmi le chant des psaumes et la malédiction de la foule.

Dans leur vie infamante, dans leurs tortures mortelles, ce simple mur tout rongé de baisers brillait devant leurs yeux comme un invincible bouclier de bronze. Dans les steppes neigeuses de Russie, sur les collines embrasées de l'Espagne, dans les pogroms de Pologne, Sion, « le Mont des bienfaits », s'élevait parmi leurs larmes comme un arc-en-ciel. Ils pleurent pendant des siècles, le visage tourné vers cette muraille. Ils s'écrient : « Seigneur ! Seigneur ! jette les yeux sur notre détresse, descends vers nous et vois notre avilissement. Les étrangers nous ont arraché notre héritage, se sont emparés de nos maisons. Nous achetons l'eau que nous buvons ; nous souffrons, nous pleurons. Nos pères ont péché et c'est nous qui expions. La joie a déserté nos cœurs, notre danse s'est changée en deuil, la couronne est tombée de notre tête. »

C'est ainsi que se lamentent les Juifs, tandis qu'ils tâtent, caressent et baisent les pierres ancestrales. Déracinés, privés de patrie, ils errent de par le monde. Leur grand chef ce n'est plus Moïse législateur et général, c'est le Juif errant déguenillé, sans toit, sans honneur.

Depuis des siècles ils envoient vers cette muraille des ambassadeurs misérables, vieux, objets de la risée des nations, afin que Jéhovah constate la déchéance de son peuple et intervienne. Ne leur avait-il pas promis la terre entière? Ne lui sont-ils pas demeurés fidèles durant des milliers d'années? N'ont-ils pas subi le déshonneur, la mort, les tortures pour le nom de Jéhovah? Jusqu'à quand? Jusqu'à quand? crient-ils et ils réclament leur dû. Tels des créanciers qui ont prêté leurs larmes et leur amour et dont Dieu est le débiteur, les Juifs, avec obstination, avec des sanglots, avec colère, demandent à être payés.

Le soleil s'était couché, l'astre d'Astaroth était suspendu sur les montagnes bleues de la Judée. Les rabbins ont fermé leurs livres, les vieilles mains ont traîné doucement sur le mur dans une dernière caresse et s'en vont apaisées. Dans l'imagination des fidèles le temple a été reconstruit, Sion s'est redressée et par la porte de David le Messie a fait son entrée, monté « sur une ânesse blanche ».

Je m'en allais aussi avec un Juif de mes amis. Type du jeune Juif athée, dur, énergie ferme qui n'obéit qu'à la logique ; il se tourne vers moi et dit en désignant les rabbins d'un geste persifleur :

— Ils s'imaginent que leurs cris suffiront à rebâtir Jérusalem. Seule l'abondance de la production et la juste répartition des richesses arriveront à créer l'humanité parfaite, la nouvelle Jérusalem.

Irrité, je lui réponds :

— Les clameurs que tu railles portent loin et sèment dans l'air. Vous autres, les sociologues, les économistes, les servants de la logique, vous arrivez mille ans, deux mille ans plus tard, et vous moissonnez. Telle est la préparation secrète de la réalité. Le cœur d'abord tressaille angoissé et cherche à s'échapper. Il se transforme en cri et trouble l'air. Il trouve d'autres cœurs, met en mouvement les cerveaux et les mains, mobilise les puissances visibles et invisibles. C'est ainsi seulement que le verbe se fait chair et descend sur la terre. Que lui faut-il pour s'incarner? Une seule chose : Que le cri se maintienne longtemps dans l'air. Théodore Herzl, votre grand chef sioniste est le fils du premier vagabond, qui, dix-neuf siècles auparavant, alors que les ruines de Jérusalem fumaient encore, s'appuyait contre ce mur et criait...

NIKOS KAZANTZAKIS.